

ZURVIVRE

Chapitre 1 : L'Espérance.

Est-ce si naïf de croire à quelque chose, de s'y accrocher ? Malheureusement pour moi, c'est le seul moteur qui me permet d'avancer et encore ceci est un bien grand mot quand je dois faire face à une horde de zombies dressée devant moi ne rêvant que de me manger. Ils avancent vers moi, peinant à marcher.

Je pourrais fuir en courant mais mon père m'a toujours appris à faire face à ces problèmes et les affronter.....mais pourquoi je parle de lui ?!

Bref, reprenons depuis le début!

Cela a commencé il y a un peu plus d'un an.

Notre monde était ce qui l'était. Chacun vivait son petit train-train quotidien, métro boulot dodo.

Je m'appelle Loïc Grant, je vivais encore chez mes parents, bien qu'à l'époque j'étais âgé de 34 ans. Mon surnom était Tanguy dans le village, puisque je n'avais pas encore mon indépendance. Nous travaillions en société. En Charente, j'étais leur ouvrier dans le bâtiment.

Et puis il y a ce jour qui a tout changé où des scientifiques américains ont fait une incroyable découverte qui a été à la une des médias : réanimer des cellules mortes grâce au Silice, cette matière organique qui provient de l'écorce terrestre, non seulement cette dernière redonne vie mais en plus renforce les cellules. A l'époque ces scientifiques disaient qu'une vie est possible après la mort.

Trois mois plus tard on apprend par les médias que les tests sur les animaux ont commencé, en particulier sur les singes, sauf que lors du reportage en direct le singe a subitement

changé de comportement et très vite est devenu agressif, brisant ainsi sa cage et attaquant les personnes proches de lui. Le scientifique Steve Hansen alors chargé de l'opération s'est retrouvé mordu violemment par l'animal. La bête fut tuée devant nos yeux ébahis par cette extrême violence. Ceci marqua le début de l'infection et de l'extinction de notre population.

Deux mois après cet incident, les premières personnes furent infectées à leur tour. Les Etats-Unis avaient instauré la loi martiale ; mais c'était déjà trop tard, le virus qui se transmettait par morsure d'hommes a hommes prenaient de plus en plus d'ampleur dans cette partie du monde s'est très vite étendu vers les pays du nord et sud du continent américain.

Après ce fût l'enchaînement de l'épidémie sur les autres continents. A l'époque les spécialistes ne comprenaient pas comment cette infection a pu voyager au-delà des mers du monde. Il s'est avéré que les américains avaient omis de préciser que le virus était devenu aéroporté et que les oiseaux qui le véhiculaient étaient la cause de la transmission du virus. Très vite les gouvernements ont abandonné les palais présidentiels pour se réfugier ailleurs, laissant ainsi leur pays à l'anarchie la plus complète. Les bourses se sont écroulées, des scènes de vandalisme étaient commises quasiment toutes les heures, des meurtres, la libération des prisonniers était aussi de plus en plus fréquents.

Un an après la première atteinte, tous les continents du monde faisaient état d'au moins soixante pour cent de civils changés en personnes violentes, tuant ce qui restait de l'humanité. Un nom leur fût donné, ZOMBIE !

Mon village ne fût pas épargné. Toutes les personnes avec qui je discutais autour d'un verre le week-end furent tuées, mangées ou transformées en zombie. Notre maison fût pillée

pour trouver de la nourriture et les bijoux de ma mère ont disparu également.

Nous avons décidé d'aller nous réfugier dans notre entreprise où les portes étaient inviolables. Nous avons regroupé tout ce qui restait de nourriture récupérée dans des maisons abandonnées, en sachant qu'on ne tiendrait pas longtemps avec ce qu'on avait pu réunir.

Nous voilà un mois après, la radio à pile ne transmettait plus rien depuis déjà deux semaines et bien que nous fassions des sacrifices, nos vivres diminuaient à une vitesse folle.

Mon père alors se décide à chercher de quoi tenir un peu plus, dehors avec les zombies.

-Non papa c'est de la folie, tu ne tiendras pas une seconde dehors ! Ai-je dit avec inquiétude.

-Ecoute fiston, on n'a pas le choix, soit on meurt de faim soit on leur sert de repas, m'a-t-il répondu l'air désespéré.

Ma mère qui n'était pas favorable à cette idée se lève.

-Ton père a raison Loïc, dit-elle en mettant sa main sur l'épaule de mon père !

C'est alors que j'ai pris une décision insensée.

-D'accord, mais je viens avec toi dis-je !

-Non Loïc, il en est hors de question m'a-t-il répondu fermement !

-Ecoute, que tu veuilles y aller d'accord, mais tout seul non ! On pourra se protéger réciproquement lui répondis-je sur le même ton !

-Oui je me sentirais plus confiante si vous y allez tous les deux, rajouta ma mère.

Mon père la regarda un moment avant de se tourner vers moi, se pince les lèvres et finit par accepter mais à la condition que je lui obéisse en toute circonstance.

Une fois la discussion close, nous prîmes des tuyaux en acier,

une masse pour nous défendre dehors : le but étant de prendre notre véhicule de chantier qui se trouvait dans l'atelier face au rideau métallique.

Après une dernière embrassade avec ma mère, nous prîmes la sortie, maman gérant la fermeture et l'ouverture du rideau. Cette sortie fût la première depuis notre réclusion dans l'entreprise et le résultat était encore plus chaotique. Les zombies mangent tout ce qui traîne : des animaux, des restes humains, voire pour certains leurs entrailles. J'en reconnais certains, autrefois mes voisins et d'autres beaucoup trop avancés dans leur état de putréfaction pour les reconnaître. On roule doucement pour éviter de faire trop de bruit et pourtant les zombies nous regardent passer à côté d'eux, le regard vitreux. Certains essaient de nous rattraper tandis que d'autres nous ignorent et continuent leurs occupations. Une chose est sûre, ils sont de plus en plus nombreux.

Malgré que papa ne me disait pas où on allait, je le savais très bien. Deux ans avant le début de l'infection nous avons travaillé chez un particulier, adepte de la survie pour creuser une fosse afin d'y construire un abri souterrain. Cette personne étant décédée bien avant que le monde ne bascule, nous espérions juste qu'il avait entreposé assez de vivres pour nous permettre de tenir un peu plus longtemps en souhaitant que son bunker ne fût déjà pillé.

Enfin arrivés à notre destination, l'abri étant situé derrière la maison dans un champ, nous descendîmes du fourgon, barre de fer à la main et à première vue personne n'a découvert le secret car l'entrée était recouverte par un manteau de feuilles et de branches. Mon père tourne la poignée et la porte ouverte laisse voir un tunnel vertical avec un escalier. Bien que cet endroit soit clos nos regards se sont croisés espérant ne pas rencontrer de mauvaise surprise, qu'elle soit vivante ou morte.

Arrivés enfin en bas, l'obscurité étant totale, nous avons saisi les lampes torches qui se trouvaient en bas de l'escalier. Notre mutuel contentement fût à son comble en apercevant des vivres comme dans les grandes surfaces : boites de conserves, grand paquet de riz et de pâtes, de quoi faire face un bon moment.

-Allez fils, on charge le maximum et on rentre. m'a ordonné mon père.

A ces mots, j'ai rapidement pris quelques conserves dans un carton avec deux paquets de féculents et suis vite remonté à la surface pour charger ma marchandise. Mais être à l'extérieur apporte un fort risque de mort ; je l'ai appris à mes dépens.

A ce moment-là, un zombie est arrivé derrière moi, non seulement son regard n'était pas expressif mais l'odeur qu'il dégagait était insupportable. Avec sa peau bleue, ses dents noires il agitait les bras en poussant un cri sourd et bruyant à la fois.

J'étais comme pétrifié, il avançait vers moi mais j'étais incapable de bouger .Puis soudainement une détonation surgit et la tête du zombie penchant sur le côté laissa jaillir du sang et finit par tomber à terre. Je me tourne vers cette détonation, il y avait mon père, fusil de chasse à la main, tremblant comme une feuille, il s'avança vers moi.

-Ça va fils m'a -t-il demandé ?

Incapable de lui répondre, trop choqué par cette scène car c'était la première fois que je faisais face à un zombie, mon regard exprima mon merci.

-Nous avons assez de provisions pour tenir un moment dit mon père, nous reviendrons si besoin.

Il chargea le carton qu'il avait également remonté avec ce fusil de chasse trouvé dans le bunker rapidement refermé

derrière nous pour être sûr que personne ne puisse y avoir accès.

Sur la route du retour mon père a bien essayé de détendre l'atmosphère mais je n'ai pas pu décrocher un mot sur ce qui venait d'arriver. Je savais le risque que nous avions pris mais le vivre en réalité c'est différent.

Arrivés à notre atelier, quelque chose nous parut suspect. En effet le rideau métallique n'était pas totalement baissé. Mon père s'arrête alors et prend le fusil fraîchement utilisé pour se rendre à l'intérieur. Refusant de l'écouter, je le suivais pour savoir ce qui se passait.

Mon père recule tandis que ma mère avançait vers lui, la découverte m'a prostré, un zombie était à terre le crane défoncé et à ma mère il manquait une partie du visage, les yeux injectés de sang, elle était devenue un zombie. Les larmes aux yeux, je regarde mon père faisant tomber son fusil en s'agenouillant et criant «non».

Je réalisais que maintenant, si mon père reste où il est, il va se faire morde et donc infecter. Mais un zombie de l'extérieur m'attrape la jambe, je saisis le premier outil à ma portée : une masse et tape de toute mes forces sur son bras qui vole instantanément en éclat et ferme totalement le rideau. Mais c'était déjà trop tard, ma mère, où plutôt le zombie qu'elle est devenue a mordu son mari au niveau de la clavicule faisant jaillir du sang et ses hurlements m'ont donné la chair de poule. Je cours au secours de mon père le libérant ainsi de l'emprise de ma mère zombie, je me suis saisi du fusil et je ne saurais comment l'expliquer mais j'ai tiré en pleine tête.

Ma mère venait de mourir pour la seconde fois.

Les bras battant dans l'air j'ai regardé son corps sans vie, mon père lui, souffrait et me disait « Tu as fait ce qu'il fallait ! ». Ce n'est pas cela qui me dérangeait, je savais que si mon père était mordu, il serait infecté, donc je ne perdais pas que ma

mère mais mes parents en même temps.

Je me tourne vers lui les yeux remplis de larmes, il tenait sa main contre sa blessure et s'appuyant sur un établi.

-Tu sais ce qui te reste à faire mon fils ! m'a dit-il.

Il a sorti de sa poche deux autres cartouches pour le fusil qu'il prend pour le vider et le recharge pour me le redonner. Je venais à peine de comprendre ce qu'il voulait.

-Je ne peux pas, ne me demande pas ça dis-je en pleurant !

-Tu sais très bien que tu n'as pas le choix, je vais finir comme ta maman et tu tireras de toute façon, ce que je veux, ce n'est pas finir en zombie me dit-il avec émotion.

Je lève le fusil et le pointe sur sa tête, je m'apprêtais à tirer quand il m'a interrompu.

-Fils, je veux que tu me promettes de survivre, de ne pas choisir l'option de facilité, que tu te battes ! Je t'en supplie, promets-le moi ! A dit-il.

-Je te le promets papa lui ai-je répondu.

Il m'a souri puis il a fermé les yeux, j'ai compris que c'était le moment et j'ai tiré, je venais d'abattre mon père et me retrouvais seul. Ce jour où tout a basculé.

Et me voilà errant dans cet atelier avec comme compagnie le cri de ces zombies tapotant contre les parois en acier et cette fichue radio qui ne sortait toujours que du grésillement.

Tiraillé entre l'envie d'en finir et de tenir ma promesse, j'ai continué à survivre, j'ai multiplié les sorties pour aller au bunker me ravitailler. J'ai trouvé une machette sous l'une des couchettes, des piles alcalines ainsi qu'un petit réchaud de gaz pour faire chauffer mes conserves.

J'ai mis à profit ces sorties pour apprendre à tuer des zombies.

J'avais dépassé ma peur depuis ce fameux jour. J'ai attendu deux jours après l'incident avant de ressortir pour enterrer mes parents et récupérer le fourgon.

Et puis il y a quelques jours avant aujourd'hui, en mangeant, le grésillement de la radio a laissé place à une voix rauque et quasi inespérée !

« A tous ceux qui ont survécu, vous n'êtes pas seuls, nous sommes un groupe de survivants sur l'île de Corse, si vous le pouvez, rejoignez Marseille et son port, un bateau militaire vous y attend ! Nous sommes le jeudi 26 juillet, il est onze heures douze du matin. »

Ce message m'a paru irréaliste, je ne pouvais y croire, un point de chute, une espérance ! J'ai attendu le lendemain pour vraiment y croire et ce fut le cas, le même message avec la date du jour et diffuser quasiment à la même heure.

Alors j'ai pris la carte routière qui se trouvait dans le fourgon pour établir mon itinéraire. J'ignorais pourquoi on nous dirigeait uniquement sur Marseille mais je dois essayer, retrouver les miens, les vivants !

J'ai pris un sac, y est mis toutes les provisions dont je disposais ainsi que le réchaud et la machette, tant qu'au fusil je l'ai laissé là-bas, je n'avais plus envie de le toucher. Une fois le véhicule chargé, j'ai pris la route au petit matin en espérant atteindre Clermont-Ferrand avant la nuit si la réserve d'essence me le permettrait, le reste de la route se fera à pied, bien conscient du danger que cela représente.

Et me voilà donc à Limoges, à l'entrée de l'autoroute A20, bloqué par une horde de zombies rassemblés autour d'un camion d'ameublement. Je sors avec ma machette et les tue l'un après l'autre, environ une bonne vingtaine. Il y a des policiers, médecins, civils et même des militaires, même eux n'ont pas réussi à se défendre. Cela veut dire que réussir à survivre sera un vrai miracle.

Le passage enfin libre, je m'apprête à rejoindre mon véhicule, mais un objet chaud se pointe sur ma nuque et une voix féminine se fait entendre.

-Ne bougez pas ou je vous tue !

Qui est-elle, comment a-t-elle survécu si longtemps dans cette ville infestée de partout ? Soudainement le point chaud disparaît et cette femme s'écroule, je me retourne, une ancienne détenue, amaigrie et complètement déshydratée. Un bracelet sur son poignet gauche indique son identité, elle s'appelle Hernest Claudia...je la connais !

Chapitre 2 : Claudia.

« Radio France Limoges ! Bonjour, il est neuf heures trente voici les informations du jour ! On commence avec le premier cas d'infection zombie en Europe et particulièrement en Ecosse, qui a ravagé plusieurs villages, les autorités locales ne peuvent contenir le virus mais la grande question reste, comment ce germe pathogène a pu atteindre les autres continents car en effet, l'Asie, L'Afrique et l'Australie font également état de plusieurs cas d'infection... »

Génial, des hommes ont voulu se prendre pour des dieux et nous voilà quasiment plongés dans une apocalypse Zombie. J'espère juste qu'ils arriveront à contenir l'épidémie! De toute façon le monde est déjà pourri, alors qu'est-ce que ça changera, pour preuve, je suis dans une voiture à attendre que mon petit copain et son pote reviennent de leur braquage de bijouterie, j'espère juste qu'ils ne vont pas trainer.....les voilà qui arrivent, ils ouvrent la portière.

-Vite démarre m'ordonne mon petit copain Luc !

Un regard sur le rétroviseur et je vois Romain, son ami blessé à l'abdomen.

-Qu'est-ce qui s'est passé demandais-je ?

-Sa a mal tourné, grommelle Luc et le bougre ne s'est pas laisser faire.

-Il faut l'emmener à l'hôpital conseillais-je !

-Non ! Tu conduis et tu fermes ta gueule me dit Luc !

Je file à travers les rues de Limoges pour me diriger chez nous, au quartier de Beaubreuil où je vis avec Luc. Très respecté dans la cité, un type bien quand je l'ai rencontré mais qui, très rapidement m'a montré son vrai visage .Il me considérait plus que comme un punchingball et objet pour payer ses dealers quand il ne peut le faire lui-même, en clair, une putain.

Arrivés à destination sans être cette fois poursuivis par les flics, je ne dois pas poser trop de questions, sinon je suis bonne pour recevoir une autre raclée de lui. On monte à l'appartement chargé de leur butin, mais Romain saigne beaucoup.

Luc allonge Romain sur le canapé et m'ordonne d'aller chercher des serviettes et de l'eau chaude. Je passe par la cuisine pour l'eau et spontanément j'allume la télé, la chaine locale parle d'un braquage qui a mal tourné, apparemment le bijoutier serait mort, il ne me faut pas longtemps pour comprendre dans quel merdier je suis.

Je ramène ce que Luc m'a demandé et m'éclipse dans la cuisine, je saisi le téléphone pour appeler les secours, si je ne le fais pas, Romain va mourir, sa blessure est trop importante, je commence à composer le numéro mais Luc rentre au même moment, je cache le téléphone dans mon dos comme si rien ne se passait.

-Tu étais en train de faire quoi là, qu'est-ce que tu caches me demande-t-il ?

-Rien, je voulais juste être seule un moment répondis-je difficilement.

Il m'encercler avec ses bras et se saisit du téléphone, regardant ainsi l'écran, il comprend rapidement ce que je m'apprête à faire.

-Tu te fous de moi, HEIN, pas de secours, on n'appelle personne dit-il en me giflant.

Il me prend par le col avec une main et l'autre serrant ma mâchoire, il la relâche pour me mettre un coup de poing, ce qui me fait tomber à terre, suivent des coups de pied sur les jambes et abdomen. Je souffre beaucoup.

-Que ça te serve de leçon, petite trainée rajoute-t-il.

Je ne peux plus le supporter, je me relève, me saisit d'un couteau de cuisine et le poursuit jusqu'au salon et le lui plante dans le dos, le retire et le lui replante encore et encore. Il tombe à terre en explosant la petite table du salon, il se retrouve sur le dos et lui plante le couteau mais cette fois dans le cœur. Il agonise et finit par mourir. Je regarde Romain qui était juste devant souffrant de plus en plus, je prends le portable de mon ancien mec, appelle les secours et leur indique tout ce qui s'est passé ; ils me disent d'attendre leur arrivée ainsi que celle de la police.

La police arrive en premier mais c'est déjà trop tard pour Romain, il a succombé à ces blessures depuis cinq minutes. Un policier me menotte, je leur explique tout, même le fait d'avoir tué mon petit copain ce que je ne regrette pas, il aurait fini par me tuer un jour ou l'autre.

Deux jours après me voilà au tribunal pour être jugée pour mes crimes, à savoir pour complicité dans un braquage ayant entraîné la mort et homicide volontaire avec préméditation. Mon avocat m'a conseillé de plaider la légitime défense mais à quoi bon. J'ai demandé à être jugée en comparution immédiate, je reconnais mes crimes, pas besoin de faire durer.

Mon avenir se joue dans ce tribunal, pourtant je ne peux décrocher mon regard du journal ramené par mon avocat sur lequel je lis : « L'Ecosse totalement infectée par le virus zombie ainsi que le nord de l'Angleterre... » et un peu plus bas sur le même article « ...le gouvernement a décidé de brûler les îles côtières de l'atlantique, ce qu'a également fait la France... ».

-Accusée levez- vous ordonne la juge !

-La cour va rendre son verdict ! Pour la complicité de braquage ayant entraîné la mort du bijoutier, la cour vous déclare coupable !

-Pour l'homicide volontaire avec préméditation, la cour vous déclare coupable mais prend en compte la légitime défense et les circonstances qui ont engendré l'acte !

Ce n'est pas une grande surprise, je m'attendais à ce verdict, reste plus qu'à savoir la durée de ma peine, le procureur se lève.

-Madame le juge, je recommande 10 ans de prison pour la complicité et 20 ans pour l'homicide avec une période de sursis conseille le procureur à la juge.

Cette dernière regarde quelques feuilles du dossier tout en pinçant les lèvres et finit par tourner son regard vers moi.

-Mademoiselle Hernest Claudia, en temps normal j'aurais pris un délai supplémentaire mais dans les circonstances actuelles, je ne peux me le permettre, c'est pourquoi je vous condamne à 25 ans de prison dont 15 avec sursis. Cela veut dire que vous ferez 10 ans de prison ferme à compter d'aujourd'hui dans la prison de Limoges me dit-elle.

-Si je peux me le permettre mademoiselle, votre père n'est pas présent et je peux le comprendre !

-Sauf votre respect votre honneur, ceci est plutôt une bonne nouvelle me concernant dis-je.

-Puissiez-vous avoir raison ! La séance est levée dit-elle en frappant avec son marteau.

Les policiers me demandent de les suivre en me mettant les menottes. Mon avocat se tourne vers moi et à travers la vitre du box des accusés me dit qu'il a réussi à éviter le maximum .Il en profite également pour me rappeler de lui payer ces honoraires.

Ensuite, les policiers m'emmènent vers l'extérieur pour me transférer en fourgon vers la prison. Mon destin est scellé. Durant le chemin, un message de la radio locale est en cours de diffusion « *D'après nos dernières informations il semblerait que le gouvernement français s'apprête à quitter Matignon, ce que dément fortement le porte -parole de l'Elysée...* ». Ceci n'annonce rien de bon, espérons que ceci ne soit que baliverne.

Arrivée à la prison, après avoir passé le box des transferts où j'ai reçu un paquetage comprenant draps et produits d'hygiène, je suis dirigée vers ma cellule tout en m'expliquant le fonctionnement de l'incarcération

-Bon ici vous êtes dans le bloc semi-liberté, vous pouvez remercier le surplus carcéral car en vue de votre verdict vous auriez dû aller au bloc isolement. Sinon votre boulot dans la prison servira à payer les frais de votre avocat ainsi que ceux de la cour, vous serez responsable du nettoyage du réfectoire et de la cuisine me dit la surveillante.

-Oui...compris répondis-je.

-Oui...Madame ! Je ne suis pas votre amie et je ne tiens pas à le devenir. Si vous faite l'idiote ça se passera mal ; restez calme et tout se passera bien ! Voilà votre donjon ajoutez-elle en m'ouvrant la porte.

J'entre dans mon donjon comme elle dit et j'ai une codétenue, une dame assez âgée donnant du pain à des

oiseaux à travers les grilles de la fenêtre, elle se tourne vers moi au même moment ou la gardienne ferme la porte.

-Tu prends le lit du bas, celui du haut est à moi, tu ne parles pas et tu écoutes ce que je dis.

Le ton ferme je n'inspirais pas de réponse.

Je pose mes affaires sur le lit, m'assoie et lance un grand soupir de fatigue, dix ans à passer entre ces murs, ça va être long.

-AIE ! Saleté d'oiseaux peste ma codétenue.

Après m'être assoupie un moment, nous sommes allées manger au réfectoire ; les autres détenues me regardaient d'un air moqueur et soupçonneux comme si j'étais une intruse ou une femme venue d'une autre planète.

Je me suis donc assise à une petite table, seule devant mon plateau repas qui n'a pas bien l'air appétissant.

Et me voilà donc à ma tâche ménagère : astiquer le sol tant bien que mal (C'est incroyable de voir à quel point certaines ne savent pas manger.). Je suis seule, pas même une surveillante, je n'ai pour seule compagnie que ma serpillière et pour musique son frottement sur le sol.

Soudain des bruits de pas se font entendre en face et derrière moi.

-Bonjour Claudia chérie dit une voix moqueuse !

Je regarde vers le son de cette voix, je n'arrive pas à croire ce que je vois, Linda, la meilleure amie de la sœur de Luc qui se dirige vers moi avec un sourire narquois, je comprends alors que je me trouve dans un piège. Je me retourne mais je ressens une violente douleur en bas du dos et une main vient couvrir ma bouche pour que j'évite de crier. Linda continue d'avancer en éclatant de rire pour arriver jusqu'à ma hauteur.

-Alors, tu croyais vraiment m'échapper, tu le savais pourtant que j'étais encore en prison dit-elle !

C'est vrai, j'avais totalement oublié qu'elle avait été incarcérée après avoir massacré une jeune fille pour une histoire de cœur.

-Tu vois, je t'aime bien. Luc était une vraie pourriture mais je préfère Alice, tu sais, sa sœur que j'ai vue cet après-midi au parloir, elle était en larmes. Ce doit être dur pour elle de perdre son frère âgé de seulement 23 ans ! Bref, tu te doutes pourquoi je suis là, hein ironisât-elle.

A ces paroles apparaissent deux autres personnes amies de Linda et de la fille qui a toujours ce poignard dans mon dos, serrant les poings.

-C'est si moche de mourir à 22 ans. Retire ta main de sa petite bouche ordonne-t-elle.

Linda me met un coup de poing qui me fait tomber au sol et retire ce poignard, je ne peux bouger et les coups de pied pleuvent sur mon corps meurtri ; j'ouvre les yeux un instant et vois un pied m'arrivé en plein visa.....

.....qu'est-ce qui.....où suis-je.....je me sens faible, j'ai la langue sèche et cette odeur d'œuf pourri mais qu'est-ce que j'ai. J'ouvre les yeux avec grande difficulté et aperçoit un plafond avec un néon éteint, le soleil peine à entrer dans cette pièce. Je lève mon bras car une sensation de pincement se fait sentir sur ma peau et remarque une perfusion dont la poche est vide ; je l'enlève et vois un bracelet indiquant mon nom et prénom ainsi qu'un lieu : l'infirmerie de la prison de Limoges. Cette odeur est vraiment insupportable, je me tourne et vois un cadavre avec une arme à feu dans la main ce qui me fait sursauter et tomber de mon lit.

J'essaie de me relever mais mes jambes ne répondent pas ; je peine à bouger ; j'y arrive à force d'efforts épuisants. Je porte l'une de ces blouses de malade dans les hôpitaux. Je ne comprends pas pourquoi je suis toujours dans la prison. Une

fois levée, je regarde autour de moi, des morceaux de verre qui jonchent le sol, des seringues partout sur les lits vides et une chaise bloquant une porte, celle qui permet de sortir de cette pièce.

Je me tourne vers la fenêtre et avance vers elle, regarde et j'ai l'impression de voir un sale cauchemar, la ville de Limoges est en véritable chaos, des gens marchant lentement sans trop savoir où ils vont, vêtements déchirés, certains sont couverts de sang et à d'autres ils manquent des membres.

Mais combien de temps suis-je restée ici ? Je m'assoie sur le lit et je vois un journal sur la table, je le prends et le lit :
«Le virus Zombie est arrivé à nos frontières.....Matignon a annoncé être parti du palais....éloignez- vous des grandes villes....restez enfermés la nuit.....bonne chance à tous, désormais vous êtes seuls, petit conseil, visez la tête !»

Le journal date du 2 Mai, soit quatre jours après mon agression, ce qui veut dire que je suis restée longtemps dans le coma mais comment ai-je pu rester en vie ?

Quoi qu'il en soit, il faut que je sorte de là, je me dirige vers un casier et l'ouvre, il y a mon jean et mes chaussures avec un tee-shirt bleu marqué « Maison d'arrêt de Limoges », je me change et continue de chercher. Je trouve un fond de bouteille d'eau que je me presse de boire, je regarde également dans les tiroirs et placards pour trouver des vivres. Quelques boîtes de conserve et papiers de confiserie vides, rien d'autre. Il me faut pourtant de quoi me défendre à l'extérieur. Mon regard se porte alors vers le cadavre tenant son arme. En la prenant délicatement je vois un badge et me rend compte qu'il s'agit de l'infirmière responsable de ce service, dans son autre main une photo, je la saisis et vois deux femmes, une jeune qui me ressemble fortement et une autre un peu plus âgée qui doit être elle. Je remets la photo à sa place et tourne les talons pour vérifier l'état de l'arme, le

chargeur et à moitié vide et une balle se trouve dans la chambre, elle a dû s'en servir avant.

Je me dirige vers la porte qui est bloquée par cette chaise mais auparavant, je regarde le plan d'évacuation qui se trouve juste à côté de cette dernière. Sauf erreur de ma part, en prenant à droite au fond du couloir se trouve la porte de secours.

Je retire la chaise et ouvre la porte, une odeur saisit tout de suite mes narines, celle de la mort. Arme à la main je me dirige vers la sortie et le décor est horrible, des cellules ouvertes avec des lambeaux de peaux humaines, des corps au sol et plusieurs impacts de balles. Le sol est couvert de douilles de gros calibre, il y a dû avoir une mutinerie ici, sans doute ont-ils voulu contenir l'infection.

Me voilà enfin dehors après avoir emprunté un escalier à spirale qui me mène dans un parking avec plusieurs voitures abandonnées. Il me faut absolument en démarrer une. Soudain un cri lourd se fait entendre derrière moi, je me retourne et aperçoit une personne aux yeux vitreux et la peau bleu à qui il manquait une partie de sa boîte crânienne, c'est un zombie.

Je pointe mon arme sur lui et tire en pleine tête comme le conseillait le journal lu tout à l'heure. Une grande détonation se fait bien entendre, l'infecté tombe en arrière et ne se relève pas.

J'arrive à une voiture, brise sa vitre et ouvre la portière, j'essaye de la démarrer avec les câbles du contacteur du système de démarrage et aperçois alors par-dessus le volant plusieurs zombies venant dans ma direction, le bruit de la détonation a dû les faire venir. La voiture démarre enfin, mais il y a peu d'essence. J'espère juste sortir de cette ville.

Je roule à vive allure à travers la cour de la prison et me voilà face à une grille fermée, je n'ai pas le choix, je dois l'enfoncer.

J'accélère à fond et la percute, ce qui l'ouvre et me voilà en quelque sorte libre. Maintenant je dois me diriger vers une sortie de la ville. C'est alors que je distingue un panneau au sol ne tenant que sur une épave de voiture brûlée indiquant la bretelle de sortie pour l'autoroute A20.

En me dirigeant dans cette direction tout en slalomant entre les voitures abandonnées, je croise des zombies par dizaine errant dans la ville avec des corps affreusement mutilés, quelle horreur a été vécue ici pendant mon coma ?

Je suis à 200 mètres de l'entrée mais mon tableau de bord indique que le radiateur est prêt à exploser. Il a dû être percé lorsque j'ai défoncé la grille et il ne faut pas longtemps au véhicule pour stopper alors qu'une énorme vague de fumée sort du capot. Je vais devoir continuer à pied ; je sors donc du véhicule, arme à la main et commence mon excursion. Tout paraît calme mais soudainement des zombies sortent d'un peu partout, environ une vingtaine, peut-être plus ; je me mets à courir en tirant sur ceux qui sont proches de moi.

Je cours toujours, c'est difficile de courir alors que mes jambes sont encore engourdies, ce qui permet aux zombies d'être quasiment à ma hauteur. L'entrée de l'autoroute est là, je me retourne et tire encore une fois mais mon chargeur est vide, je reviens à ma trajectoire et remarque un camion dont la porte est encore ouverte.

Une fois arrivée à sa hauteur, je saute à l'intérieur et ferme la porte ; les zombies ne mettent pas longtemps à être dessus, à taper contre la carrosserie. Je cherche dans l'habitacle mais rien pour me défendre. Puis, malgré le bruit infernal des zombies frappant contre la carrosserie j'entends un moteur, un véhicule qui s'approche vers ici, je regarde dans le rétro et vois une fourgonnette blanche « SARL Grant Père & Fils ». Il s'arrête, un homme avec une longue barbe descend, habillé un tee-shirt blanc et d'un bleu de travail dont le dessus est

noué autour de sa taille. Il tient dans sa main une sorte de sabre.

Il se dirige vers le groupe de zombies, je me cache, j'entends ses coups ; il massacre les zombies avec grande rage jusqu'à ne plus rien entendre. Je lève la tête, il bouge des véhicules pour débloquer le passage, je dois saisir ma chance, il a un véhicule en état de marche et très certainement des vivres. Je sors doucement du camion et attend l'occasion de le surprendre, je réamorce mon pistolet bien qu'il ne soit plus chargé mais je constate que ma vision se trouble, j'ai vraiment du mal à voir clair puis la vision revient.

L'homme a fini de dégager les véhicules ; je me dirige doucement vers lui. Enfin arrivé à sa hauteur, je pointe mon arme sur sa nuque : il lève les mains.

Chapitre 3 : Se Faire Confiance.

Les cheveux longs, brune, il n'y a pas de doute, c'est bien elle, je n'arrive pas à croire qu'elle soit encore en vie. Mais quoi qu'il en soit, elle a voulu me tuer, certainement pour prendre mon fourgon.

Je range ma machette dans le pli de mon bleu de travail et récupère son arme. En enlevant le chargeur, stupeur : ce dernier est vide. Quel culot il lui a fallu pour me braquer avec un flingue vide. En tout cas son chemin s'arrête ici.

En marchant vers mon véhicule je la regarde avec la crainte ou l'espoir de la voir se réveiller.

Elle est si jeune que je ressens du regret de la laisser là.

J'hésite à partir, avec au fond de moi un sentiment étrange, celui de me sentir obligé de la secourir.

Qu'est-ce qui me prend ? Cette femme est un vrai danger, je le sais.

Après une longue hésitation, j'ouvre la porte latérale du fourgon, prends une petite bouteille d'eau et un collier en plastique. Je m'apprête sûrement à faire la pire bêtise de ma vie.

Je vais vers elle et quand j'arrive à sa hauteur, je la mets sur le ventre pour lui lier les poignets, la retourne de nouveau et la met en position assise sur l'une des roues du camion, j'ouvre la bouteille et asperge son visage ; elle remue, me regarde et comprend dans la situation critique où elle se trouve. Je me retourne pour prendre l'arme qu'elle avait et la lui montre.

-La prochaine fois que vous voulez braquer quelqu'un, pensez à charger votre arme lui dis-je en lui jetant l'arme sur ses cuisses.

Elle me regarde encore sonnée et l'air gêné, certainement dû au fait de ne pas avoir réussi son coup.

-Ce n'est pas la peine d'essayer de bouger ! Vous êtes du genre combattante. Arriver à survivre si longtemps dans une grande ville, je dois reconnaître que je suis admiratif lui dis-je avec sincérité.

-Pff, je ne sais même plus quel jour on est, ce que je me souviens de m'être fait agressée et ce matin j'étais dans une pièce avec un cadavre comme compagnon de chambre dit-elle en soupirant.

-Nous sommes le samedi 28 juillet lui dis-je avec étonnement.

-Juillet ! me répond-elle l'air surprise.

-La dernière chose dont je me rappelle c'est du 29 avril et il se disait que le gouvernement était parti ajoute-t-elle.

Elle serait donc restée trois mois inerte dans l'infirmerie de la prison comme l'indique son bracelet...

-Le cadavre, était celui d'une infirmière, je pense que c'est à elle que je dois d'être encore en vie, m'interrompt-elle plongé dans mes pensées.

-Mais dites-moi, vous êtes Hernest Claudia, celle qui a tué son petit copain dealer et braqueur, Luc Mandion demandais-je ?

-Si, précisément et croyais-moi, si j'avais su, j'aurais attendu quelques jours.....mais comment êtes-vous au courant de cette histoire me demande-t-elle ?

-Vous avez fait la une, je m'en souviens très bien, « La fille du célèbre Noble Hernest impliquée dans une affaire de meurtre ! », c'était environ, une semaine avant que l'annonce du gouvernement nous abandonnant soit faite lui répondis-je.

-Bon vous me connaissez mais moi non, mis à part que votre nom et Grant dit-elle.

-Juste un pauvre gars qui vient d'un petit village qui se nomme Deuilx et qui tente désespérément de rejoindre Marseille. Je suis désolé de devoir vous dire que votre venue m'a déjà fait perdre assez de temps, il faut que j'atteigne Clermont-Ferrand avant la nuit.....en espérant avoir assez d'essence répondis-je.

-Clermont-Ferrand ? Vous vous êtes trompé de route alors, l'autoroute A20 amène à Toulouse, réplique-t-elle.

-Merci mais je le sais déjà, je veux juste éviter le centre-ville et je crois que vous savez pourquoi ! Rétorquai-je.

Cette fille est un danger pour moi, je décide alors de reprendre la route et de la laisser là, je lui tourne le dos et elle ne tarde pas à comprendre ce que je fais, je l'entends qui se lève, les mains toujours attachées.

-Non mais attendez, vous allez où là, vous n'allez pas me laisser toute seule ? Crie-t-elle.

-Si désolé. Répondis-je tout en continuant à me diriger vers mon fourgon.

Je me saisis de la poignée de la porte et regarde vers elle ; elle est debout, l'air abattu et coléreux à la fois.

-D'accord, alors si je comprends bien, vous m'attaché les mains, vous me réveillez et ensuite me laissez là à attendre de me faire bouffer ! Merci beaucoup, c'est très gentil ajoutet-elle.

-Désolé, je ne peux pas vous faire confiance. Bonne chance répondis-je en me mettant au volant.

Je reprends mon chemin, je passe à côté d'elle qui me regarde avec des yeux remplis de haine. Je sais qu'elle ne survivra pas longtemps mais elle m'a menacé, avec une arme vide oui, mais dans ce monde d'aujourd'hui, difficile de faire confiance à qui que ce soit, j'en sais quelque chose.

J'entre enfin sur cette autoroute et la prends en sens inverse pour atteindre la D941 mais je fais à peine dix mètres que me voilà bloqué par une horde de zombie, une centaine cette fois. Je fais une marche arrière et sort de cette route par là même où je l'ai empruntée à vive allure et je revois que cette fille essaie de se rendre sur l'autoroute. Si elle y va, elle ne tiendra pas une seconde alors je décide de m'arrêter à sa hauteur et ouvre la porte passager.

-Montez, dépêchez-vous ! Ordonnais-je.

-Je croyais que vous ne pouvez pas me faire confiance répond-t-elle !

-C'est le cas mais si vous restez là, vous aller en régalez plus d'un ajoutai-je.

Elle regarde d'où je viens et ne tarde pas à comprendre et monte, elle a du mal avec ses mains attachées alors je l'aide, démarre en trombe, ce qui claqué la porte.

-Bon vous connaissez la ville, alors comment dois-je faire pour rejoindre la D941 sans passer par le centre-ville demandais-je

-A la fin de cette route, vous prenez à droite et restez sur le périphérique, répond-elle.

Je fais exactement ce qu'elle me dit et prends cette route, il y a des zombies partout, heureusement moins nombreux que sur l'autoroute.

J'arrive enfin à l'entrée de la D941 et y pénètre, mais au moins là je peux rouler en esquivant les zombies et les épaves des véhicules abandonnés. Je regarde la fille qui a l'air également soulagée de sortir de Limoges.

-Merci de m'avoir sauvée, je ne serais...

-Ne vous faites pas d'illusion, dès que je trouve un coin sans danger, je vous y laisse l'interrompais-je.

-D'accord dit-t-elle l'air désespéré.

Une cinquantaine de kilomètres plus loin, toujours sur la D941, je continue ma route, elle n'a pas décroché un seul mot depuis Limoges, la tête posée sur la vitre de la portière à regarder le chaos qu'elle découvre après ces trois mois passés dans le coma.

-Comment avez-vous fait demande-t-elle ?

-Comment ai-je fait quoi répliquai-je ?

-Pour survivre tout seul dans ce monde.....enfin ce qu'il en reste précise-t-elle.

-Je n'étais pas tout seul.....j'étais avec mes parents répondais-je.

-Et où sont-ils, vous les avez laissés là-bas, comme vous avez voulu le faire avec moi ajoute-t-elle.

-Ils sont morts dis-je avec fermeté.

Elle détache sa tête de la vitre pour me regarder et prend un air gêné.

-Je....je suis désolée, c'est arrivé comment ? demande-t-elle.

-Mon père et moi sommes sortis pour chercher des provisions dans un bunker et à notre retour ma mère s'était faite attaquée et à son tour a mordu mon père.....je les ai abattus dis-je avec émotion.

-J'imagine sans peine la douleur que vous avez eu ajoute-t-elle.

Je n'ai pas envie de continuer cette discussion alors j'allume la radio. Un message d'espérance commence tout juste à être diffusé, la fille l'écoute avec grande attention.

-C'est pour ça que vous allez à Marseille ? Mais pourquoi passer par Clermont-Ferrand, vous vous rallongez, Toulouse ou Brive auraient été plus rapides dit-t-elle.

-Par Brive j'aurais ensuite dû prendre des routes qui sont des vraies coupe-gorge et après Toulouse il aurait fallu que je longe la côte méditerranéenne, là où il y a la plus forte concentration de zombies répondis-je !

-D'ailleurs je ne comprends pas pourquoi uniquement Marseille, c'est vrai, il y a l'île d'Oléron ou Noirmoutier ajoutai-je.

-Elles ont été brûlées pour tenter de ralentir l'infection, Ça n'a pas servi à grand-chose dit-elle

-Inutile à vrai dire, les oiseaux transmettent le virus alors pourquoi les brûler répliquais-je.

-Inutile en effet....attendez les oiseaux transmettent le virus dites-vous demande-t-elle avec étonnement.

-Oui pourquoi répondis-je.

-Le jour de mon incarcération, ma codétenue a pesté envers les oiseaux car l'un d'eux l'avait pincé raconte-t-elle.

Je lui explique que cette information est venue bien après le jour de son agression et que cela a été la cause principale de l'accélération de la propagation du virus dans tous les continents du monde. Abasourdie par cette nouvelle, elle hoche la tête de gauche à droite et m'explique à son tour qu'elle comprend pourquoi elle était restée dans cette infirmerie au lieu d'être à l'hôpital car effectivement comme elle le dit, la maison d'arrêt a été mise sous quarantaine.

-Mais sinon, je sais que vous êtes la fille ainée d'Hernest Roger et une tueuse, je ne sais rien de plus à votre sujet dis-je.

-A quoi bon, vous allez me laisser sur le bas de la route, alors pourquoi je vous intéresse peste-t-elle en tournant la tête vers la vitre.

C'est vrai qu'à Limoges, c'était bien mon intention mais je constate qu'elle est autant dans le désarroi que moi, voire plus même, je vais défiler quelques kilomètres de plus pour me décider.

Comme à l'entrée de l'A20, nous voilà de nouveau bloqués par des voitures.

Je suis à une vingtaine de kilomètres de ma destination. Je coupe le moteur, récupère les clés et descend du fourgon pour les déplacer en disant à Claudia de rester à l'intérieur et ferme ma porte.

Tout comme à Limoges, je brise la vitre pour accéder au frein à main lorsqu'une voiture est verrouillée et ainsi les déplacer sur le bas-côté. Je finis enfin par toutes les dégager et en revenant vers le mien je vois Claudia en dehors de mon fourgon, les mains devant mais toujours liées avec une arme, différente de celle qu'elle avait quand je l'ai rencontrée et la braquant sur moi.

Comment ai-je pu être si naïf, je devais m'attendre à quoi, mon voyage s'arrête ici, désolé papa.

BANG !

Elle a tiré mais je ne ressens rien. J'entends derrière moi un poids lourds tombant au sol, je me retourne et vois un zombie allongé, je regarde de nouveau vers elle, l'arme baissée.

Elle m'a sauvé, je crois qu'il est temps de lui accorder un peu de confiance, elle aurait pu me tuer facilement mais en a décidé autrement.

En me dirigeant vers elle je prends ma machette en lui montrant que je ne lui veux aucun mal. Une fois arrivé auprès d'elle, je me saisis de ses poignets et coupe le collier en plastique qui liait ses mains. Consciente que je lui apporte de la confiance, elle me tend l'arme pour que je la prenne.

-Gardez-la, elle est plus utile dans vos mains que dans les miennes lui dis-je.

-Bon et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, je reste là interrogé-elle ?

-Si vous avez confiance en moi, on peut continuer la route et atteindre Marseille ensemble, ainsi on se protégera l'un et l'autre répondis-je.

-Vous auriez pu abuser de moi à maintes reprises ou pire encore ; alors oui je veux bien continuer avec vous, mais évitons les grandes villes. La ville de Royat est à quasi distance de votre destination...enfin la nôtre maintenant répond-elle. J'acquiesce d'un signe de tête et chacun range son arme, la sienne dans le dos. Elle avait dû la prendre à un policier ou à l'un des militaires et la cacher lorsqu'elle m'a vu revenir.

A nouveau assis dans le fourgon, avant de remettre le contact, je la regarde droit dans ses yeux bleus.

-Je m'appelle Loïc, le nom tu connais déjà dis-je !

-Ravie enfin de faire ta connaissance répond-t-elle.

-On se tutoie alors répliquais-je.

-Tant qu'à faire ensemble un bon bout de chemin, autant commencer tout de suite poursuit-elle.

Je remets le contact et nous voici en route vers Royat comme elle me le conseille ; elle a l'air de bien connaître ces routes, elle me sera certainement très utile.

Maintenant je m'inquiète du manque de carburant, en effet, je suis sur la réserve depuis déjà quarante kilomètres.

Nous sommes à l'entrée de la ville de Royat et sommes tombés en panne sèche, on devra faire le reste à pied. J'ouvre la porte latérale et récupère le sac. Claudia me propose son aide alors je prends le sac bandoulière qui me servait de sac à outil quand j'allais sur les toits, le vide de son contenu et met les bouteilles d'eau prises ce matin dans l'atelier et lui donne. Son état d'amaigrissement ne l'aide pas alors j'enlève mon sac, l'ouvre et récupère un sachet de biscuit de riz pour le lui donner, elle en aura grandement besoin.

Avant de partir dans la ville pour trouver un endroit où dormir ce soir, je récupère ma carte et la tend à Claudia.

-Tiens, tu as l'air de mieux t'y connaître que moi dis-je.

Elle prend la carte et la met dans son sac tout en dégustant les biscuits.

On entre dans cette ville qui a dû être le théâtre de vandalisme, les maisons, épicerie, bar et autres habitations sont également en ruine, comme Deuilx.

Quelques mètres plus loin et tout en continuant à manger, Claudia me fais signe d'un logement potentiel, une animalerie avec juste la porte vitrée de brisée, nous y entrons pour vérifier. Elle se saisit de son arme tout en rangeant son paquet de gâteau, je fais de même avec ma machette.

En pénétrant dans l'animalerie, le pas léger, et après l'avoir inspectée de fond en comble nous constatons qu'à part deux rats dans une cage et des boîtes de nourriture pour chien, il n'y a personne.

Maintenant que nous sommes sûrs d'être seuls, je relève une étagère qui jonche sur le sol, et la met à la place de la porte manquante ; il reste un trou important mais c'est toujours mieux que rien.

Je retire mon sac et le pose avec ma machette sur l'un des deux sofas qui étaient je pense, l'accueil de ce commerce,

Claudia en fait de même sur l'autre, s'assoit et continue sa dégustation.

La nuit tombe sur Royat et s'achève cette première journée de voyage vers Marseille. Pour le repas du soir je me suis contenté d'une des boites de nourriture pour chien (les rats l'ont finie). J'ai préféré donner une boite de ravioli entière à Claudia qui n'a mangé depuis son hospitalisation que les quelques biscuits grignotés pendant notre voyage. La suite du voyage promet d'être rude.

Elle regarde justement la carte pour évaluer le reste de notre chemin à parcourir ; elle sait que désormais c'est à pied qu'il faudra continuer.

-Si je ne me suis pas trompée, il nous reste près de 440 kilomètres murmure-t-elle avec effroi.

-Ecoute Claudia, le chemin va être long et difficile, il faudra faire désormais attention à nos provisions et risquer certainement de mauvaises rencontres lui dis-je.

Elle baisse les yeux comme pour mieux accepter ce que je viens de lui dire et les relève pour me faire comprendre qu'elle a saisi l'enjeu.

-Notre survie ne fait que commencer ; mais toi, tu entres dans un nouveau monde, te sens-tu prête ?

Chapitre 4 : Question de Survie.

Un bateau immense se dresse devant moi, des zombies me tournent autour mais ne m'attaquent pas, j'aperçois Loïc derrière une grille s'accrochant aux barreaux, il crie mais je n'entends rien, le temps semble s'être mis au ralenti, j'avance vers lui, ceci me paraît une éternité, je passe à côté d'un véhicule brûlé, je sens encore l'odeur du métal chaud et

regarde dans un morceau de vitre, un visage apparait, une personne infecté.....moi !

-Claudia, réveille-toi !

Loïc me réveille, ce n'était qu'un cauchemar. Je m'assieds, remarque qu'il est en train de faire cuire de la viande avec un réchaud et une plaque en métal, l'odeur que j'ai sentie dans mon rêve devait être ça.

-Alors, tu as bien dormi me demande-t-il?

-En quelques sorte oui. Et toi demandais-je en me levant du sofa ?

-Oh moi, il y a longtemps que je suis devenu un peu insomniaque répond-il !

Je me dirige vers le bureau qui servait d'accueil tout en constatant que mes jambes sont revenues plus solides mais une légère douleur au bas de mon dos me gêne. Sur la gauche il y a un grand miroir, je lève mon tee-shirt et regarde, une belle cicatrice juste en dessous de mon rein droit.

-Un cadeau de ton agression demande Loïc ?

-Oui, un petit souvenir de Linda, enfin d'une de ses amies répondis-je en le regardant.

-Et cette cicatrice sur ton ventre, elle remonte de quand ajoute-t-il ?

-Oh celle-là, de mon enfance répondis-je en baissant mon tee-shirt.

Je continue à déambuler dans le bâtiment et constate que les deux jolis petits rats ne sont plus dans leur cage. J'interroge Loïc du regard et comprends l'origine de la viande qui est en train de cuire.

-Tu n'es pas sérieux j'espère, pas du rat lui demandais-je.

-Il faut économiser nos provisions, alors si, je suis sérieux. Tu me demandais hier comment je faisais pour survivre, voilà un exemple ! Je t'ai également parlé de ce bunker et avant le message d'appel aux survivants, je m'attendais à rester des

années dans l'atelier de mon père donc je me suis préparé à manger n'importe quoi répond-il avec gravité.

-Enfin, c'est du rat ! Je ne suis pas du genre difficile mais là rajoutais-je !

-Tu n'as qu'à te dire que c'est du gibier, avec un goût plus prononcé ajoute-t-il.

Il prend un petit bac en métal et met des morceaux dedans, me le donne et se sert à son tour. Bien que méfiante, je me force et il a raison, ce n'est pas si mauvais !

Notre frugal repas terminé, il reprend son sac de randonnée et range son petit réchaud.

-Mais au fait, tu es la fille de Hernest Roger et pourtant, tu te retrouves avec une bande de malfrats, pourquoi me demande-t-il.

-Ecoute, j'apprécie vraiment cette confiance que tu me portes mais s'il te plait, évite de parler de mon père, je n'en ai pas envie répondis-je fermement.

-Ok, pas de problème dit-il l'air surpris...

Il faudrait dorénavant se lever de bonne heure pour faire un maximum de kilomètres avant la tombée du jour ajoute-t-il.

Loïc met son sac sur le dos et range sa machette ; heureusement qu'il est plutôt bien charpenté car comme hier avec la chaleur étouffante, il ne ferait même pas dix kilomètres sans tourner de l'œil.

Je remets mes baskets, prends mon sac et mon arme, la glisse dans le dos. Loïc enlève l'étagère qui faisait barrage aux zombies pendant la nuit et nous partons carte en mains ; nous devons ressortir de la ville par là où nous sommes entrés.

A la sortie de la ville, nous sommes consternés, le fourgon de Loïc est en pièces, les pneus, vitres et autres éléments sont manquants, des survivants ont dû la désosser durant la nuit. Loïc commence à reprendre la route pour de nouveau

s'arrêter et recule, je ne sais pas pourquoi il agit ainsi et puis derrière l'épave apparait un enfant, environ de 7 à 8 ans mais infecté laissant apparaitre un énorme trou dans sa gorge. Tué un zombie adulte est déjà si difficile alors un enfant, je ne peux contenir mon émotion, on pourrait s'en aller tranquillement mais je ne peux le laisser ainsi, je me saisis de mon arme et commence à avancer mais un grognement terrible se fait entendre, je me tourne et vois un rottweiler complètement amaigri qui se met brusquement à courir pour attraper l'enfant zombie, commençant ainsi à le dévorer, mais ce dernier n'étant pas touché à la tête l'attrape à son tour et le mort, le chien hurle mais continue.

Loïc me fait signe de partir, mais je ne peux m'empêcher de les regarder s'entre déchirer. Loïc tant qu'à lui reste impassible face à cette scène d'horreur.

Après un moment de marche, Loïc s'assied sur le sol, plante sa machette dans ce dernier qu'il creuse pour finalement ressortir des vers de terre.

-Tu savais que ces bestioles sont source de protéines demande-t-il en me les montrant.

-Non, mais ne compte pas sur moi pour avaler ces trucs répondis-je.

-Et pourtant si tu ne les avales pas, tu ne pas pouvoir tenir la cadence, plus vite on ira, moins on risque de mourir réplique-t-il fermement.

Je les prends du bout des doigts et essuie la terre qui reste sur leur corps visqueux qui se tortille. J'ai du mal à les mettre en bouche. Pendant ce temps, Loïc recrée pour en trouver d'autres et les avale tout de suite. Son expression en dit long sur de ce qui nous attend, Il a l'air de bien connaître le goût mais un signe d'écoeurement se lit sur son visage.

Personnellement, je trouve juste cela horrible ; le goût de la terre est encore bien présente et cette bave qui ressort de

ces vers est juste ignoble, je m'empresse de les avaler mais l'envie de les régurgiter est forte.

Il me tend la main pour m'aider à me relever, je la saisis, me redresse et nous reprenons la route sans plus de formalité. Malgré cet épisode écœurant, je ne peux oublier la réaction de Loïc de tout à l'heure à la sortie de Royat.

-Dis-moi, as-tu été bouleversé toi aussi par ce qu'on a vu tout à l'heure l'interrogeais-je ?

-J'ai vu bien pire qu'un chien et un zombie se bouffer entre eux, tu peux me croire rétorque-t-il.

Il ne se dégage aucune compassion sur son visage, ferme et raide, pendant qu'il continue à avancer.

Nous sommes sous un soleil de plomb. Parfois, pour gagner du temps, nous passons à travers champ, ce qui nous a fait gagner quelques kilomètres. Nous espérons atteindre Auzon avant la nuit après avoir marché une bonne quarantaine de kilomètres.

-Tiens regarde, on a de la compagnie dit-il.

Un groupe de trois zombies avance vers nous, ils sont à environ une quinzaine de mètres de nous, je lui fais signe de s'arrêter, prends mon arme et les pointe vers eux.

-Tu crois les atteindre à cette distance demande-t-il avec un soupçon de moquerie dans la voix ?

-Je veux juste voir si je n'ai pas perdu la main justement répondis-je en me concentrant sur mes cibles.

Je les vise, et bien que depuis longtemps je ne sois pas entraînée, je finis par tirer, fais mouche pour le premier et tire sur les deux autres, je fais un carton plein. Loïc reste sans voix.

-Mais....mais où as-tu appris à tirer comme ça me demande-t-il.

-Mon oncle, du côté de ma mère, était militaire répondis-je.

-« Etait » ? Ajoute-t-il.

-Oui il est mort en Afghanistan il y a cinq ans et honnêtement, pour ne rien te cacher, je le considérais comme mon vrai père poursuivis-je.

Loïc hésite à me questionner davantage cela doit encore être au sujet de mon père. Enfin il se lance.

-Dis-moi, hier tu as eu l'occasion de me tuer et, lorsque je vois ta dextérité avec une arme, tu aurais pu le faire sans problème. Pourtant, tu n'en n'as rien fait, pourquoi me demande-t-il avec un air sérieux ?

-C'est vrai, quand tu m'as récupérée à l'entrée de l'A20, c'était mon intention mais sur la route j'ai réalisé une chose répondis-je sur le même air.

-Quoi donc ? Je n'avais pas remarqué que ce zombie approchait, tu aurais pu le laisser me dévorer et partir après ajoutât-il.

-C'est vrai mais vois-tu, je ne sais rien de ce monde-là. Quand tu m'as attaché les mains dans le dos, je l'étais déjà moralement et puis tu aurais pu faire ce que tu voulais de moi, mais tu es resté digne répondis-je.

Il me décroche enfin un sourire après plus d'une journée et demi ; cela me procure un réel plaisir et me fait oublier ce visage crispé depuis le départ.

-Mais Loïc, il faut que tu saches : je ne voulais pas te tuer à l'entrée de l'A20 ! Sincèrement, je ne voulais que ton véhicule ajoutais-je.

-Je sais ne...

Il s'arrête de parler en apercevant un pont en suspension, ce doit être celui de l'A75.

Il me fait signe parce qu'il a remarqué quelque chose au pied du pont. Je n'arrive pas bien à distinguer mais après quelques pas je crois apercevoir un camping-car, très ancien. Il doit dater des années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix.

En arrivant à la hauteur du véhicule, la première vision est ce cadavre au volant.

Loïc ouvre la porte, vérifie la mort du malheureux et sort ce dernier pour le déposer à terre.

Tant qu'à moi je me dirige vers la porte arrière sans trop savoir à quoi m'attendre, pistolet en main, j'ouvre la porte, un autre cadavre affalé sur la petite table, celui d'une femme. Pendant que Loïc scrute l'habitacle, je remarque un impact de balle sur la tempe droite de cette femme, aucune morsure. Tous les tiroirs sont ouverts mais vides, je suis effrayée à l'idée que ces gens ont dû être tués pour leur vivre.

-Il y a encore les clés et il reste de l'essence apparemment, on va pouvoir l'utiliser, faudrait que tu sortes le cadavre s'il te plait dit-il en me regardant par-dessus son épaule.

-Désolée je ne peux pas faire ça dis-je en sortant du camping-car, la larme à l'œil.

Loïc s'empresse de descendre et en portant son sac il monte de l'autre côté, et sort le corps de cette femme et tout en la posant il me regarde voyant que je suis gênée par cette situation.

-C'était pas si dur tu vois dit-il avec assurance.

-Ce n'est pas cela le problème dis-je avec émotion.

-Ah je vois, oui ils ont été tués et non infectés ; j'ai vu que l'homme au volant avait un impact de balle et pas de morsure, mais tu sais...

-Et ça ne te fais rien ? Je ne comprends pas, tu dépèces des rats, brasses des cadavres et tu n'as aucune réaction quand tu vois un chien et un enfant infectés s'entre dévorer l'interrompais-je.

Loïc tourne les talons, avec sa main droite se frotte les cheveux et finit par se retourner, les larmes aux yeux.

Il commence à m'expliquer qu'après le départ du gouvernement, après l'effondrement des bourses mondiales,

les gens se sont livrés à des actes invraisemblables. L'anarchie la plus totale a régné, et bien avant que l'infection ne touche sa ville, il a vu ses voisins se faire tuer sous ses yeux et notamment son meilleur ami abattu par son propre père car il avait menacé sa mère pour le peu de provisions glanées avant qu'ils ne se mettent à l'abri. Ce n'est que trois jours après cette violence que les premiers cas d'infection se sont déclarés et que cette dernière a fini ce que l'anarchie avait déjà commencé.

J'imagine à peine l'horreur que cela a dû être. Il est vrai que pendant tout ce temps j'étais dans le coma. Je commence alors à comprendre sa méfiance d'hier quand je l'ai braqué, très honnêtement, à sa place, j'aurais réagi de la même manière, j'imagine l'enfer qu'il a dû vivre.

Je me dirige vers lui, toujours en larmes et, de ma main je caresse son avant-bras pour lui montrer ma compassion ; il me regarde en essuyant ses larmes.

-Désormais c'est l'enfer sur terre, tout n'est qu'une question de survie dit-il en tournant les talons.

Il ferme la porte arrière, fait le tour, se met au volant et enclenche le contact. Je monte à mon tour et nous reprenons la route ; je lui conseille de ne pas prendre l'autoroute pour éviter les mauvaises surprises d'hier. Nous prenons donc la nationale 10, pour se diriger le plus possible vers le sud en direction du Puy-En-Velay.

Nous arrivons à proximité de Brioude, le soleil commence légèrement à baisser.

Nous entrons dans la ville et à peine deux kilomètres, nous sommes coincés par des voitures laissées à l'abandon et par des dizaines empilées les unes sur les autres. En fait quand je regarde mieux, il y a tout un mur, comme une fortification, sur toute la largeur de la rue.

Loïc engage la marche arrière pour reprendre notre route mais voici qu'un homme sort de ce mur armé d'un M16, il se dirige vers nous levant la main pour nous faire signe de l'attendre. Loïc baisse la vitre de sa porte, je prends mon arme et enlève le cran de sûreté. L'homme arrive à notre hauteur, la cinquantaine.

-Vous allez ou jeunes gens ? demande l'homme.

-On veut juste continuer notre route, je vais faire marche arrière pour la reprendre, répond Loïc.

-Nous avons scellé toute la ville, si vous voulez la contourner il va vous falloir revenir sur vos pas de trois kilomètres ajoute l'homme.

Loïc regarde sa jauge d'essence, bien que nous en ayons assez pour continuer un peu, un kilomètre en arrière est un kilomètre de perdu. L'homme regarde scrupuleusement le camping-car et pose à nouveau son regard sur nous.

-Bon vous devriez pouvoir passer ! Je vais vous faire traverser notre ville dit l'homme en partant vers son mur.

-Tu crois que nous devons lui faire confiance demandais-je à Loïc ?

-Bien sûr que non mais si on peut gagner du temps je ne dis pas non répond-il.

Il se remet en marche avant et doucement il avance vers cette porte pour enfin la traverser avec justesse et ce que l'on voit nous étonne, une ville toute entière, sans zombies, des enfants bien propres avec des jouets nous disant bonjour de leurs mains, des hommes et femmes souriants eux-aussi, une ville résistante à cet enfer, comme si on entrait dans un monde parallèle.

On continue d'avancer à vitesse lente pour éviter tout problème avec cette communauté mais brusquement le camping-car s'arrête, il tente bien de le redémarrer mais sans succès et finit par me regarder l'air découragé.

-Génial, ne manquez plus que ça grommelât-il !
Il sort du véhicule pour voir le moteur et je le suis tout en rangeant mon arme dans le dos. Il ouvre le capot et une odeur de brûlé en sort. Loïc essaie de repérer le problème, la durite d'injection est rompue. Un homme vêtu de noir avec un petit crucifix, un prêtre, arrive derrière nous et regarde à son tour.

-Je pense que nous pouvons vous dépanner ; on doit avoir cela dans notre stock de pièces détachées dit le prêtre.

-Hé....vous êtes ? Demande Loïc.

-Oh excusez-moi, je suis le père Nicolas répond-il.
L'homme qui nous a fait passer la porte arrive sur nous à son tour.

-Frank, pourrez-vous trouver une durite pour nos voyageurs demande le prêtre ?

-Oui bien sûr mais le temps de faire le tri vous ne l'aurez pas avant demain matin répond Frank.

-Non, dit Loïc aux hommes, ça va aller, nous allons reprendre nos affaires et continuer à pied.

-Enfin, dit le prêtre, le soir tombe, vous pouvez rester ici pour la nuit !

Il n'a pas tort, au moins nous avons un abri pour la nuit. Loïc se tourne vers moi pour voir ma réaction, alors, en hochant la tête je lui fais comprendre que c'est une bonne idée.

-D'accord, on reste, dit Loïc.

-Enfin mon père, vous savez que nous avons à peine ce qu'il nous faut dit Frank.

-Pour la nourriture, nous avons quelques provisions, ne vous inquiétez pas dis-je fermement.

-Alors vous êtes les bienvenus répond le prêtre.

Et nous voilà donc le soir dans le camping-car à se partager une conserve. Tout en mangeant je repense à ce que Loïc m'a dit, « *tout n'est qu'une question de survie !* ».

-Loïc, tu sais pourquoi j'ai tué Luc demandais-je ?

-Si ce que j'ai lu est exact, tu l'as tué pour sauver Romain, l'autre gars du braquage. Apparemment il te battait aussi me répond-il.

-Luc était une vraie pourriture, un dealer, qui, lorsqu'il n'avait pas les moyens de rembourser les chefs du réseau, se servait de moi, enfin de mon corps. Romain était dealer lui aussi, lui dis-je la gorge serrée.

-Mais alors pourquoi avoir essayé de le sauver me demande Loïc.

-Luc lui devait de l'argent et Romain a refusé sa proposition, alors ils ont décidé de faire un braquage, celui de la bijouterie. J'ai tenté de le sauver car comme mon oncle, il me respectait en tant que femme.....toi aussi d'ailleurs, répondis-je.

Loïc réfléchit à ce que je viens de lui raconter et je remarque qu'il me comprend à peine.

-Si je te dis tout ça, c'est qu'il y a une différence entre tuer quelqu'un qui le mérite pour en sauver un autre et tuer pour le plaisir.

-Au lieu de s'entraider comme cette ville le fait, les gens s'entretuaient juste pour des vivres dis-je avec émotion.

-Tout n'est pas qu'une question de survie, les propriétaires de ce camping-car ont été tués par simple égoïsme ajoutais-je.

-Ce n'est pas faux dit Loïc tout en me regardant.

-Toi et moi, on se fait confiance n'est-ce pas lui demandais-je.

-Bien sûr me répond-il, si tu aurais voulu me tuer, rien qu'aujourd'hui tu aurais eu maintes occasions.

-Ok, alors à partir de maintenant, il n'y aura que toi et moi, on ne fait confiance à personne, surtout pas à ce village qui

me paraît bien trop poli pour être honnête lui dis-je en lui proposant ma main.

Loïc la saisi pour l'empoigner fermement.

-Toi et moi, un duo d'enfer rajoutais-je !

Chapitre 5 : Dieu est Parti.

Le matin a déjà bien commencé pour ce troisième jour depuis mon départ, que de chemin parcouru, heureusement grâce à ce camping-car trouvé hier, nous avons pu aller plus loin qu'Auzon.

Malgré cette ville sécurisée où il y a des rondes quasi toutes les deux heures, je n'ai pas dormi plus de deux heures et cela dure depuis ce jour où j'ai tué mes parents, ils hantent mes pensées nuit et jour.

Je ne sais pas si c'est le fruit du hasard mais nous sommes tombés en panne juste en face de l'église de ce village. Chez moi, j'y allais souvent avec mes parents.

Cette petite communauté qui résiste à ce monde apocalyptique, et qui, comme l'a dit Claudia hier soir, me semble bien trop polie pour être honnête. Accepter des inconnus dans leur village fortifié me paraît louche.

Contrairement à moi, Claudia ne peine pas à dormir dans la capucine. Il faut croire que se remettre d'un coma de presque trois mois est plus éprouvant que je ne le pense.

Elle m'a dit hier soir « *Toi et moi, un duo d'enfer !* » mais je dois me faire à l'idée que de la laisser là, cela lui donnerait une chance de s'en sortir, d'enfin avoir une vie comme elle le mérite, elle qui vit en enfer depuis longtemps. Enfin elle fera son choix elle-même.

Un homme tape contre ma vitre, il s'agit de Frank, celui qui devait se charger de trouver ma pièce demandé par le père Nicolas, je sors du véhicule.

-Bonjour, voilà votre pièce ! Par contre ce n'est pas le même modèle alors pas de garantie que cela tienne longtemps dit-il en me tendant la durite et un tournevis pour les écrous.

-On fera avec, merci dis-je en la prenant.

J'ouvre le capot et commence mes manipulations. Tout comme cette nuit, le temps est lourd et le ciel se couvre déjà, signes de l'orage qui arrive.

-Votre compagne n'est pas encore debout demande-t-il ?

-Oui elle dort encore, mais ce n'est pas ma compagne répondis-je.

-Il s'agit de la vraie Ernest Claudia, la fille aînée d'Ernest Roger n'est-ce pas ? J'ai vu son bracelet dit l'homme.

-Oui et alors, quelle importance demandais-je ?

-Vous allez à Marseille puis sur l'île de Corse et bien d'après des rumeurs, avant que ne soit lancé l'appel pour les survivants, tous les riches avaient déjà leur place là-bas. Donc je suis surpris de voir que l'une de ses filles n'y soit pas, explique-t-il.

Quelle histoire ! Et d'où tient-il cette information, j'ai envie de lui poser la question mais je vois Claudia sortir du camping-car ; elle a dû être réveillée par notre discussion. Frank lui dit bonjour, me souhaite bon courage et finit par repartir, comme si la présence de Claudia le dérangeait.

-Salut ! Ah ça y est, on a la pièce demande-t-elle en s'étirant.

-Oui, bien dormi dis-je ?

-Oui, enfin si je ne faisais pas le même cauchemar depuis hier répond-elle !

-Ouais je vois ce que tu veux dire ajoutais-je !

Je retire la durite défectueuse tout en réfléchissant à ce que je venais d'apprendre mais après tous les rumeurs peuvent être aussi bien fausses que vraies.

-Qu'est-ce qu'il y a, quelque chose te tracasse me demande-t-elle.

Je m'apprête à lui dire ce que je viens d'apprendre mais une jeune fille approche avec un petit sac plastique ; ce qui est curieux c'est qu'elle à l'air enceinte alors qu'elle ne doit même pas avoir plus de seize ans. Elle arrive à nous et tend son sac à Claudia.

-Bonjour ! Voilà pour vous, j'espère que ça vous ira dit-elle. Claudia regarde à l'intérieur et referme vite ce dernier en me regardant l'air un peu gêné.

-Merci beaucoup à toi.....mais comment.....tu le savais demande-t-elle à la fille ?

-Je sais reconnaître une femme qui n'a pas de...

-...ok je vois ce que tu veux dire. L'interrompt-elle.

Si elle croit que je n'ai pas compris elle à tort, ce sac contient des sous-vêtements, fille ou garçon, on remarque ce genre de chose. Tout en prenant la nouvelle pièce je tourne mon regard sur le ventre de cette jeune fille, ce qu'elle remarque.

-Oui je suis enceinte si c'est-ce que vous vous demandez dit-elle.

-Mais tu dois être une ado ! Je me trompe demande Claudia ?

-Oui j'ai 15 ans, j'en suis à mon cinquième mois de grossesse répond-elle.

J'arrête ma mécanique tellement je suis interpellé.

Une jeune fille enceinte dans un tel monde et à cet âge mais comment est-ce possible.

-Attends, tu viens de dire quoi ? Tu es consciente d'être en période apocalyptique demandais-je ?

-Oh vous savez, je suis d'accord avec vous mais le père Nicolas dit que nous devons rebâtir, montrez que nous

sommes à la hauteur de l'épreuve que Dieu nous impose répond-elle l'air sérieuse.

Claudia et moi nous nous regardons, constatant tous les deux notre étonnement.

-Ben tu vas être maman, c'est cool non, ton copain doit être content dit Claudia l'air gêné.

-J'ai pas de petit copain ! dit la jeune fille.

-Tu ne l'as pas fait toute seule ce bébé enfin dis-je.

-Bien sûr que non, disons juste que j'aide notre communauté à relever ce défi, alors j'ai accepté d'aller dans cette pièce noire et d'avoir un rapport avec un inconnu et voilà dit-elle.

-Bon écoutez, je ne devrais pas vous parlez normalement, donc je vais y aller et bonne continuation pour votre route ajoute-t-elle en tournant les talons.

-Oui et merci pour les sous-vêtements dis-je en bafouillant. Claudia se tourne vers moi, le regard inspirant à la fois gêne et désarroi. Je partage ce sentiment après avoir entendu ces révélations. Je retourne à ma mécanique et Claudia me fais signe qu'elle part mettre ce qu'on lui a donné.

Le grondement du ciel nous rappelle que l'orage approche. Tout en remettant la nouvelle durite, je me sens épié ; je jette un regard circulaire autour de moi et de l'autre côté de la rue, à l'opposé de l'église, un homme, rideau levé me fixe avec un air interrogateur.

Claudia revient en descendant son tee-shirt. Elle regarde dans la même direction que moi.

-Quoi il n'a jamais vu une femme dit-elle !

-J'en sais rien dis-je.

Le tonnerre gronde de plus en plus et une petite pluie commence à tomber.

-Mince, il faut qu'on trouve un abri pour se mettre au sec sinon on est mal dit-elle.

-Ben il y a le camping-car répondis-je avec moquerie.

-Oui sauf que tu n'as pas dû faire attention mais le toit est une vrai passoire réplique-t-elle.

La pluie éparse se transforme en averse, donc impossible de continuer à travailler, je referme le capot et indique à Claudia de remonter dans le véhicule mais elle me prend le bras avant que je puisse tourner les talons.

-Non attends, j'ai une meilleure idée dit-elle.

Elle se met à courir en direction de la maison où cet homme n'arrête pas de nous fixer. Celui-ci quitte sa fenêtre et avant que l'on arrive à la porte, ce mystérieux homme l'ouvre.

-Aller entrez nous ordonne-t-il !

En entrant Claudia lâche mon bras et prend son arme pour la pointer sur la tête de cet homme alors qu'il vient à peine de fermer la porte.

-Pourquoi nous épiez-vous depuis un moment demande-t-elle.

-Je regardais dans votre direction c'est vrai mais je regardais surtout les agissements du père Nicolas, la fille qui vous a apporté ce sac, c'est ma fille Audrey répond-il.

Claudia baisse son arme et la range ; l'homme s'essuie le front avec sa main tout en nous regardant avec colère.

-Désolé, on croyait que vous nous vouliez du mal ou autre dis-je.

-Pas de soucis ne vous inquiétez pas dit-il en se dirigeant vers la pièce d'à côté.

Je regarde Claudia pour lui faire comprendre que ce qu'elle vient de faire est totalement stupide et inutile .Elle se pince les lèvres et suit cet homme. Je les accompagne et nous entrons dans ce qui ressemble à un cabinet médical mais à quelques différences près, des microscopes, tubes à essai et d'autres outils de recherche médicale.

-Je vous en prie, installez-vous dit l'homme en revêtant une blouse.

Claudia et moi nous nous installons sur un canapé près de son bureau. Je suis obligé de retirer ma machette qui me gêne. L'homme se dirige vers l'un de ses placards et sort une bouteille blanche puis reviens vers moi.

-Tenez, désinfectez votre lame dit-il en me tentant la bouteille.

-Qui êtes-vous demande Claudia ?

-Je suis le docteur Antoine Richard, chercheur en maladie infectieuse répond-il.

Je finis de nettoyer ma lame comme me l'a conseillé le docteur.

-Donc vous savez ce qu'est cette épidémie demandais-je ?

-Vous faites partie de l'OMS alors, demande également Claudia.

-Non, je suis chercheur indépendant mademoiselle ; non monsieur, je ne sais pas ce qu'est ce virus répond-il.

-Alors personne ne sait rien dis-je.

Richard se retourne, attrape un tableau l'avance devant nous, nous montre une série de photo montrant toute la même chose, des grandes taches grises avec de toutes petites jaunes.

-Voici le virus Z2013-SH, le virus zombie si vous préférez dit-il.

Nous nous levons du canapé pour mieux regarder ces photos et tout en rangeant ma machette je remarque que chacune d'elles, en bas à gauche, ont des initiales, RG.

-Ça veut dire quoi ces lettres demandais-je ?

-Je n'en sais rien, j'ai reçu ces photos par e-mail deux semaines avant que le courant ne soit coupé mais, tout comme vous cela m'intrigue ; cette personne connaît ce virus sur le bout des doigts répond-il.

-Ces taches jaunes, ce sont celles du virus de la méningite non, demande Claudia ?

-Quoi, ça veut dire que le virus provoque la méningite interrogeais-je à mon tour.

-Non monsieur et c'est cela le plus inquiétant, le virus inclus celui de la méningite, c'est comme si on l'avait mis dedans répond-il l'air sérieux.

Mais pourquoi mettre un virus dangereux dans un autre, que peuvent signifier ces lettres.

-Pourquoi les oiseaux peuvent transporter le virus et n'en meurent pas demande Claudia ?

-Ils ont infectés oui mais ils sont des porteurs sains. Pour vous aider à comprendre, c'est comme si vous aviez le virus de la grippe mais sans en avoir les symptômes répond-il.

-Mais ne vous inquiétez pas, ce virus n'est contagieux que par contact salivaire ou sanguin, à partir de ce contact, il ne vous reste que deux ou trois minutes avant que vous deveniez un zombie ajoute-t-il.

-Comment savez-vous cela demandais-je.

-Un habitant de cette ville était autrefois un militaire voulant désertir son régiment pour je ne sais quelle raison. Il s'est fait mordre par l'un d'eux au niveau de son avant-bras gauche. Frank, que vous avez rencontré hier soir et ce matin, l'a amputé et le temps que j'arrive, son avant-bras était devenu bleu répond-il.

Une légère lueur apparaît à la fenêtre, le temps que nous discussions, l'orage est passé.

-Bon, on ne va pas vous déranger plus longtemps docteur, nous avons encore pas mal de route dis-je.

-Attendez un peu, je vais vous donner une chose dit-il à son tour en tournant les talons.

Il retourne vers ses placards et tout en fouillant, il regarde Claudia.

-Vous savez, le fait que vous ayez reconnu le virus de la méningite ne me surprend pas, votre sœur Claire en a été victime après tout. Dit-il.

-Mais comment le savez-vous demande-t-elle.

-Le médecin qui s'occupait d'elle était un vieil ami, alors forcément il m'en a fait part répond-il.

Il trouve enfin ce qu'il cherche et nous l'emmène, deux bandes de soin, je reconnais que cela pourrait nous servir, il les tend à Claudia.

-Dites, excusez mon indiscretion mais à quel âge vous a-t-on retiré votre utérus demande-t-il à Claudia ?

Il a dû voir la cicatrice sur son ventre quand elle est descendue du camping-car. C'est donc l'intervention qu'elle a subie alors qu'elle était encore enfant.

-Comme vous le dites, cela est un petit peu indiscret répond-elle en prenant les bandes.

Nous allons vers la porte de sortie quand Claudia s'arrête net, arrache son bracelet et le mettant dans sa poche elle se tourne vers moi.

-Je commence à en avoir marre que tout le monde veuille me parler de ma famille, je ne me considère plus comme une Hernest depuis longtemps dit-elle en chuchotant.

-Par contre jeunes gens, rappelez-vous bien cela, si vous êtes mordu, coupez-vous le membre infecté et par-dessus tout, faites attention au père Nicolas, ce type-là est un dingue dit le docteur en se tenant à l'huissier de son local de recherche. Claudia ouvre la porte et laisse ainsi le soleil éclairer ce monde de ténèbres, je sors à sa suite et je me dirige vers le camping-car pour finir de refixer la durite. Le père Nicolas s'approche vers nous.

-Tu en as pour combien de temps encore Loïc demande Claudia ?

-Environ cinq à six minutes, pourquoi lui dis-je !

-J'ai quelques chose à faire avant, je ne serais pas longue
répond-elle en me passant les bandes.

Tandis que j'arrive sur le véhicule, elle passe à côté du prêtre et continue sa route vers l'église. J'ouvre la portière, place les bandes sur le tableau de bord, ré-ouvre le capot et le temps que j'accède au moteur, le père Nicolas est déjà sur moi.

-Bonjour ! Vous savez, si toutefois vous souhaitez rester, je n'y verrais aucun inconvénient dit-il.

-Pour que la fille qui m'accompagne couche avec un inconnu dans une pièce sombre, pour qu'elle puisse reproduire ? Non sans façon et puis elle ne peut pas avoir d'enfant dis-je avec fermeté.

Nicolas regarde par-dessus mon épaule, en direction du docteur Richard pour finir par revenir sur moi.

-Dieu nous met à l'épreuve mon fils...

-Non, je ne suis pas votre fils, le seul père que j'avais j'ai dû le tuer car attaqué par ce qui était autrefois ma mère l'interrompis-je.

-Et puis votre Dieu, vous croyez sincèrement que s'il était-là, il laisserait ses brebis dans cette merde ? Non, votre putain de Dieu s'est fait la malle, et cela depuis longtemps ajoutais-je en lui lançant un regard plein de colère.

En finissant de fixer le dernier collier je remarque que le prêtre tâtonne la carrosserie avec son index puis finit par l'enlever.

-Je veux que vous quittiez ma communauté au plus vite m'ordonne-t-il fermement.

-Avec le plus grand plaisir dis-je sur le même ton en refermant vivement le capot.

Il tourne les talons pour aller dans son église d'où sort Claudia en se tenant le ventre. Arrivée à ma hauteur je la regarde, me résigne et m'oblige à veiller définitivement sur elle ; elle sera plus en sécurité avec moi, qu'avec cette bande de dingues.

Claudia et moi ne tardons pas à monter et redémarrons. Nous continuons donc cette route pour être vite hors de cette ville qui, comme nous le disions hier soir est bien trop polie pour être honnête. Nous en avons eu la preuve. Nous arrivons à une autre porte que nous ouvre un homme à qui il manque l'avant-bras gauche, Il doit être ce fameux militaire dont le docteur Richard nous a parlé, j'aurais bien des questions à lui poser mais je préfère vite décamper de cet endroit ; alors je passe la porte et roule à vive allure.

Cinq kilomètres plus loin, Claudia attrape son sac pour y ranger les bandes restées sur le tableau de bord.

-Alors, tu as fait une prière, tu es croyante demandais-je ?

-Non, absolument pas répond-elle.

-Mais alors pourquoi y es-tu entrée poursuivis-je ?

Elle soulève son tee-shirt pour attraper trois objets longs et fins, des cierges. Je ne peux m'empêcher de rire.

-Ben quoi ça peut nous servir et regarde, j'ai même les allumettes qui vont avec dit-elle en me montrant le tout. Nous nous mettons à rire, je n'avais pas ri ainsi depuis bien longtemps. Autant que je m'en souviens, c'était avec mon père mais notre joie fût immédiatement interrompue par une horde de zombies dévorant une vache dans un champ. Cette scène rappelle dans quelle merde nous sommes : il n'y a pas de doute possible, Dieu est parti.

Claudia fouille son sac pour prendre la carte et la consulter tout en me donnant un gâteau de riz du paquet qu'elle n'avait pas terminé.

-Combien de kilomètres nous reste-t-il avant la panne sèche demande-t-elle ?

-Environ 20 kilomètres répondis-je.

Elle regarde mieux la carte, certainement pour estimer notre future étape avant la tombée de la nuit mais quelque chose semble la contrarier et elle la replie.

-Alors, notre donjon se trouve où ce soir demandais-je ?

-Euh.....si je ne me trompe pas, on doit rejoindre...Saugues dit-elle avec hésitation.

Et il y a de quoi ! Elle qui ne veut pas parler de sa famille va pourtant devoir faire face car cette ville est celle de son enfance là où se trouve la maison des Hernest.

Je prends donc la route direction Saugues bien que cette ville ne soit pas dans l'itinéraire tracé il y a trois jours.

Nous devons continuer à pied pour arriver avant la nuit.

Chapitre 6 : Histoire de Famille.

Ce qui devait arriver arriva, le camping-car est tombé en panne sèche, mais bien plus tôt que prévu par Loïc puisque nous avons parcouru seulement dix kilomètres.

Une fouille minutieuse du véhicule s'est révélée infructueuse : ceux qui ont tué ce couple avaient déjà fait le ménage avant qu'on en prenne possession.

Il ne doit pas être loin de midi, nous sommes sous un soleil de plomb, la fraîcheur de l'orage s'est très vite dissipée, encore des heures de fournaise à marcher dans cette odeur constante de putréfaction. Rejoindre mon ancienne ville, Saugues, là où j'ai grandi avec ma sœur Claire, qui je l'espère aura pu s'en sortir, c'est bien pour cela que je veux m'y rendre, dévier de notre route d'une dizaine de kilomètres et mentir à Loïc. J'espère qu'il me pardonnera lorsqu'il saura. Il sort du véhicule, son sac de randonnée sur les épaules et machette à la main.

-Bon direction Saugues alors demande-t-il.

-Oui répondis-je un peu honteuse.

Pendant que je récupère mon arme, il me regarde avec un air de doute, puis il s'approche et met ses mains sur mes bras.

-Ça va aller, tu es sûre demande-t-il.

-Oui ne t'inquiète pas répondis-je en enlevant le cran de sûreté de mon arme.

Il relâche ses mains et nous commençons notre marche ; il a changé depuis notre rencontre à Limoges, il me fait une confiance aveugle et cette confiance, je suis en train de la trahir.

-Dis- moi, il reste des gâteaux de riz demande-t-il en ajoutant, sans attendre la réponse : pas le temps de s'arrêter si on veut atteindre la ville avant la nuit !

-Non, ceux mangés tout à l'heure étaient les deux derniers désolée répondis-je.

-Ce n'est pas grave, on se rattrapera ce soir dit-il.

Je ne sais pas ce qui m'attend en arrivant là-bas mais je dois savoir, même si c'est le pire. Cette route va me paraître plus longue que celle d'hier.

Nous voilà à l'entrée de la ville et sur notre route, nous sommes tombés sur un camion de livraison alimentaire. En cherchant un peu j'ai pu trouver deux bouteilles d'eau pendant que Loïc cherchait dans la terre des vers qu'il m'a gentiment proposés dans un enjoliveur !

Mais nous avons aussi vu une famille entière mutilée et éventrée, certainement par les zombies aperçus un peu plus loin sur la route.

Loïc me montre ce qui est noté en dessous du nom de ma ville sur le panneau, 2943. Aujourd'hui, ce nombre a dû sacrément diminuer pensais-je.

Nous reprenons notre chemin et à une dizaine de mètres, un parc d'enfants ; je ne peux m'empêcher de repenser à ces

longues heures passées ici avec Claire, à la consoler quand elle tombait, à ces glissades ensemble sur le toboggan ou à celle d'entre nous qui monterait le plus haut sur la balançoire.

-Hé, Claudia, ne ralentis pas, nous ne sommes pas seuls dit-il en montrant un petit groupe de zombies.

Je ne me suis pas aperçue que j'avais ralenti ma marche pendant mes souvenirs, alors j'accélère le rythme pour éviter de les affronter.

Cent mètres plus loin le cimetière et Loïc s'arrête.

-C'est là où ta mère est enterrée si je me trompe pas demande-t-il.

-Oui, c'est bien ici ! Tu sais comment elle est morte je présume demandais-je.

-Oui dans un accident de voiture, il y a environ onze ans. Dure épreuve de la perdre quand tu avais seulement douze ans et ta sœur huit, répond-il.

-En fait, j'étais avec elle, mon père a tout fait pour que la presse ne le sache pas. Ma mère voulait m'emmener faire des courses ; je devenais une ado, dis-je

-La cicatrice sur ton ventre, c'est du à l'accident demande-t-il ?

-Oui, un éclat de tôle est entré dans mon abdomen, déchirant mon utérus. Il n'y a pas eu d'autres choix que de me l'enlever répondis-je.

-Ton père a dû souffrir...

-Il ne me l'a jamais pardonné, il m'a rendue responsable de sa mort l'interrompais-je.

Il se remet en route, son regard fixé tantôt sur moi, tantôt sur la route. Depuis notre entrée dans la ville, il prend la direction du manoir de ma famille. Je sens qu'il pressent quelque chose.

-Loïc, à propos de la route que l'on devait prendre commençais-je.

-Oui je sais, ce n'était pas notre route mais tu veux savoir si ta sœur a réussi à survivre poursuit-il.

-Je suis désolée de t'avoir menti mais oui j'ai besoin de savoir dis-je.

-Ne soit pas désolée, je suis fils unique mais si j'avais un frère ou une sœur, j'aurais fait comme toi dit-il à son tour.

-Et si tu croyais pouvoir me mentir sans que je le sache, n'oublies pas que c'est moi qui ai tracé la feuille de route ajoute-t-il avec un léger sourire.

-Je sais que tu veux parler de mon père mais sache qu'à part être un diplomate s'investissant totalement dans l'humanitaire, c'était un véritable salaud, bien pire que Luc dis-je.

-T'inquiète pas, je l'avais compris hier soir. Vaut mieux ne pas tarder, le soleil commence sérieusement à baisser dit-il en me montrant ce dernier avec sa machette.

Il a raison, il doit encore rester deux cents mètres avant qu'on y arrive et la nuit, les zombies sont particulièrement dangereux, surtout parce qu'il est impossible d'estimer à quelle distance ils sont de nous.

Nous voilà devant le manoir. Ce qui nous surprend le plus c'est cet hélicoptère calciné devant nous avec des cadavres à l'intérieur et cela à seulement une dizaine de mètres du bâtiment.

En nous approchant un peu plus je remarque une chevalière sur l'un des doigts d'un corps à demi calciné. Je la récupère puisqu'il y est gravé un «H» et un «R» reliés.

Loïc surpris de mon étonnement la saisit à son tour.

-C'est celle de ton père, non demande-t-il ?

-Oui, c'est bien la sienne, ce qui veut dire que ce cadavre dans cet hélicoptère, c'est lui, répondais-je.

Honnêtement, je suis ravie de le voir mort, c'est tout ce qu'il mérite !

Jamais un père digne de ce nom ne ferait ce qu'il m'a fait subir pendant six ans !

Je lance la chevalière sur son corps calciné en hurlant intérieurement : et j'espère qu'il a bien souffert.

Je fais signe à Loïc de me suivre. Le manoir étant protégé par de hautes barrières en métal, je lui explique comment et où passer pour accéder à la propriété. Il me suit, et comme moi, monte sur l'arbre et saute depuis une branche pour éviter de s'empaler sur les piques.

Nous voilà dans le grand jardin, où petite, avec Claire, nous avons passé des heures à jouer. C'est aussi ici que les galas de charité étaient organisés. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un cimetière de corps en décomposition. On continue d'avancer avec précaution, soudain, Loïc me fait signe d'arrêter, à seulement quelques pas de l'une des portes.

-Regarde, il y a une bougie d'allumée dit-il en me montrant cette dernière posée sur la table de cuisine.

J'espère sincèrement que c'est ma sœur, mais ne voulant prendre aucun risque, nous reprenons nos armes que nous avons rangées pour escalader l'arbre. Loïc passe devant et se saisit de la poignée, la tourne et remarque avec surprise qu'elle n'est pas verrouillée. Chacun notre tour nous entrons en refermant doucement la porte, scrutant le moindre centimètre carré de la pièce.

Deux assiettes vides sont posées sur le bar : les personnes qui vivent dans ce qui autrefois était chez moi s'apprêtent certainement à manger.

Loïc commence à se diriger vers la grande salle à manger, me faisant signe de rester ici, il ouvre, entre mais ne tarde pas à faire marche arrière, les mains en l'air et j'aperçois un canon de fusil, je pointe mon arme sur ce dernier et là, apparaît un visage, un visage que je ne pensais plus revoir.

La personne qui pointe son arme sur Loïc n'est autre que Linda, celle à qui je dois d'avoir eu un sommeil de trois mois. Elle ne tarde pas, elle non plus à me remarquer, tout aussi surprise que moi.

-Claudia, ça c'est une surprise dit-elle !

-Je pourrais en dire autant Linda poursuivis-je.

-Linda ! Cette Linda, qui t'a agressée demande Loïc ?

-Toi la ferme ou je t'explode le crâne ordonne Linda à Loïc.

-Baisse ton arme Linda ou c'est à toi que j'explode le crâne ; tu le sais, je suis douée avec les armes à feu lui dis-je.

-Baisse ton arme Linda, s'il te plaît dit une voix féminine proche de moi.

Je me retourne vers celle-ci et je vois Claire, ma sœur, elle a survécu !

Linda commence à baisser son arme. Ma sœur me regarde d'un air glacial pour me faire comprendre à mon tour de baisser la mienne ; je m'exécute en même que Loïc baisse les bras et range sa machette.

Claire avance vers le bar et dépose un lapin fraîchement chassé et dépose ce qui ressemble à un M16 et me lance de nouveau ce regard noir.

-Comment oses-tu revenir ici après cinq longues années demande-t-elle, t'aurais mieux fait de crever dans cette prison après ce que tu m'as fait ajoute-t-elle.

-Tu sais très bien pourquoi je suis partie, c'est vrai j'aurais dû te donner des nouvelles répondis-je.

-Oui ça tu aurais pu le faire, ou alors carrément venir me sauver hein, tu ne crois pas dit-elle.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut me dire. Je me retourne vers Linda et Loïc et remarque qu'elle me regarde fixement en hochant la tête de gauche à droite. Loïc a lui, à l'air de comprendre.

-Non mais franchement Claudia, tu croyais qu'il s'arrêterait à toi après que tu sois partie, détrompe toi, pendant quatre putains de longues années il m'a violée dit-elle avec des larmes de rage.

Je pensais qu'en partant de chez moi à l'âge de 18 ans il arrêterait mais je me suis trompée, il a violé Claire, ma sœur, jusqu'à ses 18 ans. Elle à raison, j'aurais dû la protéger, je ne peux contenir mes larmes.

-L'hélico dehors, c'est ton œuvre n'est-ce pas demandais-je à Claire ?

-Oui, ce pourri, le jour où les bourses se sont écroulées a voulu fuir en m'emmenant avec lui : j'ai résisté et l'un des soldats ayant perdu son arme, je l'ai prise et j'ai tiré sur leur appareil quand ils ont décollé ; comme tu as pu le voir, ils ne sont pas allés bien loin répond-elle avec assurance, la main sur le M16.

-Tant qu'à toi, tu n'es plus ma sœur ajoute-t-elle !
Ce qu'elle vient de me dire me déchire, je veux lui dire à quel point je suis désolée de l'avoir laissée mais Linda avance vers elle. Loïc s'approche vers moi et met sa main sur mon épaule.

-Bon, maintenant vous allez partir d'ici nous ordonne Linda.

-Mais il fait nuit dehors, on ne tiendra pas, vous le savez très bien s'exclame Loïc.

-Ce n'est pas notre problème, vous... commence Linda.

-Non, ils peuvent rester ici, mais demain dès l'aube vous partirez l'interrompt Claire qui nous fait signe de la suivre. Linda prend la bougie pour nous guider dans cette obscurité. Après avoir traversé la grande salle, nous entrons dans le couloir qui mène au salon mais, nous arrêtons avant, juste devant ce qui était le bureau de mon père, Claire l'ouvre et nous fais entrer.

-Bien, voilà votre donjon pour ce soir dit-elle.

Ce bureau était principalement la pièce où mon père me violait et par conséquent violait ma sœur. Elle n'a pas choisi cette pièce au hasard. Elle s'apprête à refermer la porte mais je la retiens.

-J'aimerais comprendre une chose, comment vous vous êtes rencontrés toutes les deux, demandais-je à Claire.

-Ok je vais te répondre mais c'est bien la dernière fois répond Claire en soupirant.

Quand les bourses se sont écroulées et après avoir tué notre salaud de père, elle a pris sa voiture direction Limoges. Quand elle est arrivée sur place, les militaires y étaient déjà et l'anarchie avait commencé. Elle est entrée et elle m'a cherchée jusqu'à qu'une détenue lui indique que j'étais à l'infirmerie.

Pendant qu'elle cherchait cette dernière, des soldats tuaient les personnes infectées. La prison l'était déjà. Une fois son objectif atteint elle s'est rendue compte que l'infirmière avait bloqué la porte et c'est à ce moment qu'elle a croisé le chemin d'Alice, la sœur de Luc. Se rendant compte à son tour que son souhait ne pouvait être exhaussé, Alice s'en était pris à Claire, la mettant ainsi à terre et lui administrait plusieurs coups de pied au ventre, et alors qu'elle se sentait mourir, elle entend une détonation et Alice tombe à terre la tête en sang. Linda venait de lui sauver la vie.

Elle l'a prise avec elle et ont rejoint toutes les deux la voiture pour repartir au manoir.

A leur retour, Linda s'est chargée de débarrasser les intrus entrés dans le bâtiment et pendant tout ce temps a pris soin de Claire en s'occupant de tout.

-Voilà, j'espère que ceci te contentera, maintenant bonne nuit dit Claire avec rage en claquant la porte.

Elle nous laisse ainsi dans l'obscurité, alors je fouille dans mon sac pour attraper un des cierges que j'avais pris ce matin et

l'allume. Sa lueur, nous laisse entrevoir ce bureau qui est en pagaille. Loïc se tourne vers la lueur du cierge et constate que j'ai les yeux remplis de larmes, alors il prend la bougie et la fixe sur le pic du bloc- notes du bureau, pose son sac et me prend dans ses bras, comme si il comprenait la douleur que je ressentais.

-Vas-y, lâche-toi dit-il calmement.

Je me remets à pleurer et en l'enlaçant à mon tour je fais tomber mon pistolet que j'ai toujours en main. Ce qui me fait le plus mal c'est que ma sœur n'a pas cherché à me sauver à la prison mais plutôt à me tuer. Ma sœur n'est pas morte mais je l'ai perdue pour toujours.

Après avoir tellement pleuré comme pour vider ma peine, Loïc a ouvert des boites de conserves pour que l'on puisse manger. Bien que sans appétit, il fallait que je récupère de cette éprouvante journée. Loïc s'est installé dans le fauteuil de mon père et moi sur une chaise de l'autre côté.

Nous venons de finir notre frugal repas et Loïc commence à se frotter les épaules, son sac doit être particulièrement lourd, alors je me lève et le masse, ce qu'il apprécie grandement.

-Désolé que tu aies eu à subir cette histoire de famille dis-je avec sincérité.

-T'inquiètes pas, l'important c'est que toi tu ailles bien dit-il gentiment.

Il ne me lâche pas du regard, ce qui ne me déplaît pas, bien au contraire. J'apprécie ce garçon chaque jour un peu plus. Il ne cesse de me protéger, et bien que nous vivions un véritable enfer, je me sens vraiment femme auprès de lui et non comme une putain.

Je commence à me pencher avec une folle envie de l'embrasser mais à ses pieds un porte document de couleur

rouge stoppe mon élan. J'enlève mes mains de ses épaules et m'abaisse pour le récupérer ; il y a plus rien dedans, juste sur le devant en capitale «PROJET Z».

Loïc le regarde lui aussi, le prend, le retourne et me montre l'arrière de celui-ci, une date est inscrite. L'étonnement de Loïc est affligeant.

-Qu'est-ce qu'il y a demandais-je.

-La date indiquée est la date exacte à laquelle les bourses mondiales se sont effondrées, qu'est-ce que ton père faisait avec ça dit-il ?

-La rumeur de Frank, cet homme qui nous a fourni la pièce pour notre véhicule et qui semblait gênait de te voir, est sans doute vraie alors ajoute-t-il.

-De quelle rumeur parles-tu demandais-je.

-Celle qui parlait de tous les hommes riches qui apparemment avaient leur place sur l'île de Corse. Ta sœur nous a bien dit tout à l'heure que ton père allait partir avec un hélicoptère. C'est très bizarre répond-il.

Il n'a pas tort, il y a de quoi se poser des questions. Pourquoi mon père était-il en possession de la date de la chute des bourses mais voilà que notre réflexion est interrompue par des cognements sur notre porte. Linda, à travers celle-ci nous ordonne d'éteindre notre bougie et de ne plus faire de bruit. Loïc plie le porte document et le met dans la poche arrière de son bleu de travail ; il veut éteindre la bougie mais je lui demande d'attendre, je prends le bracelet que j'ai retiré ce matin et enlève mon nom pour le brûler avec la flamme, je ne suis plus une Hernest.

Loïc éteint le cierge quand je finis de m'installer sur le grand canapé en cuir, il me souhaite bonne nuit ; elle risque d'être longue, si j'avais su ce qui m'attendait ici, j'aurais préféré ne pas savoir si ma sœur était encore en vie.

Je me réveille, la lueur du soleil perce à peine, Loïc est toujours sur son fauteuil regardant fixement le porte document trouvé hier soir avec un air songeur. Remarquant que je me suis réveillée, il le range de nouveau et me fait un grand sourire. Au moins je peux compter sur lui pour me redonner le sourire ce qui n'était pas le cas au début de notre rencontre. Il était loin d'être aussi agréable.

Comme prévu, Linda et Claire ne tardent pas à nous dire qu'il est temps de partir, je prends alors ma sacoche et mon arme en main, Loïc fait de même.

Il ne se dégage rien du visage fermé de Clair et Linda, arme à la main, nous montre qu'elle est prête à tirer au moindre geste brusque de notre part. Elles nous guident jusqu'au portail, Claire l'ouvre et nous fait signe de partir de suite. Il y a quatre zombies qui nous attendent, mais Loïc ne perd pas de temps et les tue pendant que les filles se renferment derrière nous. Mais au lieu de prendre la route, il retourne auprès de l'hélicoptère et fouille à l'intérieur ; il y trouve une mallette brûlée contre les jambes de mon père, se sert de sa machette pour l'ouvrir et regarde, tout y est calciné à part un bout de papier qu'il lit et me le passe.

-Alors ça, c'est une chose que j'ignorais totalement dit-il l'air perplexe.

Je lis à mon tour « A l'attention du président des marchés boursier...Monsieur Hernest Roger ». Je ne savais pas que mon père avait ce titre, ce n'était mentionné nulle part. Et, bien que je le détestais je l'ai souvent épié, mais pas assez apparemment.

Loïc me signe et me fais regarder plus loin, une horde de zombies s'approche de nous, alors nous démarrons enfin notre route.

Quelques mètres plus loin un panneau, Châteauneuf-De-Randon, là où nous allons, à 46 kilomètres, nous devront

rattraper notre retard et atteindre cette ville avant la nuit. Heureusement je sais maintenant que nous pouvons compter l'un sur l'autre, nous devons arriver à notre destination, Marseille et son port pour enfin revivre mais avant ça, nous devons survivre.

Chapitre 7 : Acte de Violence.

Nous venons de parcourir un peu plus de vingt kilomètres vers notre nouvelle destination.

Claudia n'a pas dit mot, il faut avouer que de ce qu'elle a vécu hier soir a été particulièrement douloureux. Entendre sa propre sœur dire qu'elle ne la considère plus comme telle, c'est juste horrible.

Comme je le prévoyais, à l'approche des côtes il y a de plus en plus de zombies ; depuis notre départ nous en avons croisés et tués une belle vingtaine et ça ne va pas s'arranger au fur et à mesure de notre avancée vers Marseille.

Je fais signe à Claudia de s'arrêter sous un abri bus pour faire une pause, les bretelles de mon sac me scient les épaules et puis il faut bien se ravitailler.

Elle entre, pose sa sacoche et s'assied au centre du siège en écartant légèrement les jambes.

-Aller viens d'asseoir pour que je te masse les épaules ordonne-t-elle !

Je ne dis pas non, j'avoue qu'hier soir cela m'avait soulagé, je m'exécute et assis sur le sol me cale entre ses jambes ; elle pose son pistolet à côté d'elle et commence à me masser, c'est très agréable. Comme elle à l'air de vouloir discuter je compte bien en profiter.

-Dis-moi Claudia, je suis assez surpris que tu n'aies pas tué Linda tout à l'heure, tu en avais l'occasion !

-J'aurais pu quand elle a tourné le dos, c'est vrai mais finalement non, dit-elle.

-Mais elle le méritait pourtant, elle a failli te tuer dans cette prison rétorquais-je !

-Oui tu as raison, elle le mérite et j'en avais sacrement envie mais quand je l'ai vue marcher avec Claire et sachant qu'elle l'a sauvée : si je la tuais, j'envoyais Claire à la mort dit-elle. C'est vrai qu'avec la fragilité de sa sœur, sans Linda elle ne survivrait pas longtemps.

(Comme je pense que Claudia ne survivrait pas sans moi, je me trompe peut-être mais j'en doute un peu. Mais je dois reconnaître que depuis notre rencontre, j'ai moi aussi l'impression de revivre.)

-En tout cas je vois que tu as compris le principe expliqué avant-hier soir à Brioude sur le fait de tuer, ajoute-t-elle avec un léger sourire.

-Disons que je ne sais si je désirais l'apprendre dis-je.

-Si tu penses à tes parents, c'était par nécessité puisqu'ils étaient infectés dit-elle d'une douce voix.

-J'ai tué quelqu'un il n'y a pas si longtemps, quelqu'un de vivant, je sens que je devais le faire mais j'y repense constamment dis-je.

Elle arrête de me masser, se décale sur le côté et me fais signe de s'asseoir près d'elle, tout en récupérant son arme.

-Explique-moi dit-elle !

Deux semaines environ après la mort de mes parents, je suis retourné au bunker, après avoir récupéré ce dont j'avais besoin, par exemple la machette, je suis remonté et j'ai vu un homme fouiller le fourgon. Il a tout de suite braqué son arme sur moi, je sentais qu'il était sur le point de tirer alors que j'essayais de lui faire comprendre que l'on pouvait partager mes collations. Je sentais ma dernière heure arrivée mais un zombie l'a déconcentré, j'ai alors pu m'avancer sur lui à grand

pas, lui enlever son fusil des mains. Nous nous sommes battu violemment, il m'a plaqué au sol et mis des coups de poing au visage. Il y avait un tournevis par terre, sans doute était-il tombé lorsque l'homme fouillait, je l'ai pris et le lui ai planté en pleine tête. Après mettre relevé, j'ai remarqué qu'un enfant était dans le fourgon, sans doute son fils, il avait tout vu, prenant peur, il a voulu sortir par l'arrière mais le zombie s'était rapproché et l'a attaqué. J'ai vu cet enfant se faire déchiqueter. J'ai laissé faire, chargé mes denrées, refermé toutes les portes et je suis parti.

-Je comprends mieux maintenant ta réaction il y a deux jours à la sortie de Royat quand tu as vu l'enfant dit-elle calmement, et sois rassuré, tu ne l'as pas tué pour le plaisir, c'était de la légitime défense, c'était toi ou lui ajoute-t-elle.

-Merci beaucoup Claudia, je le sais mais j'ai tellement besoin d'être rassuré dis-je.

Elle me lance un sourire pour me faire comprendre qu'on est sur la même longueur d'onde.

J'ouvre mon sac pour prendre et partager une boîte de rôti ; en se servant, elle me regarde.

-En tout cas je suis contente dit-elle.

-Pourquoi cela demandais-je ?

-Tu sais tout de moi, ma vie, mon passé mais de toi je ne savais rien répond-elle.

-Disons que contrairement à toi, j'ai eu une vie plus facile et plus ordinaire, il n'y a rien à raconter de plus, ma vie est devenue un enfer à cause de ce virus rétorquais-je.

Notre repas terminé nous reprenons la route. Avoir raconté cette histoire à quelqu'un qui a compris mon geste m'a fait du bien, j'espère de ne plus avoir à tuer même si je suis conscient que tout a changé, c'est la loi du plus fort désormais.

Nous sommes à quelques mètres de l'entrée de Châteauneuf-De-Randon, notre étape de la journée, la plus longue à pied depuis notre départ, le soleil commence à peine à se coucher. Claudia et moi avons beaucoup parlé de sa sœur et même si Claire ne l'a pas dit, elle devait être au courant de l'agression de Linda. Je crois que maintenant chaque sœur se considère maintenant fille unique.

Juste avant le panneau de la ville, on aperçoit trois lignes de couleur différente, une blanche, une jaune et une rouge juste sur la trajectoire du panneau. Après les avoir franchies l'une après l'autre nous continuons notre route. Encore une fois nous trouvons un fourgon abandonné sur le côté, nous sentons une présence et nous retournant, deux personnes sont là face à nous, fusil à pompe à la main nous gratifiant d'un grand sourire, ils avancent dans notre direction, habillés comme des motards avec de longs cheveux et une énorme barbe.

Puis derrière nous des pas avec un son métallique nous font nous retourner de nouveau et une autre personne apparaît, même style mais torse nu muni lui aussi d'un même fusil.

-Tiens tiens, qu'avons-nous là disent-ils en arrivant près de nous.

Tous les trois, malgré leur grand sourire on l'air bien menaçant.

-Bon écoutez, on veut juste traverser la ville dis-je.

-Oui, on en a bien conscience mais vous êtes chez nous, on a nettoyé cette ville des pourritures, donc si vous voulez traverser, faut payer la taxe dit l'un d'entre eux avec un grand sourire.

-On va faire demi-tour alors, dit Claudia.

-Non ma belle ce n'est plus possible, vous avez franchi la ligne rouge, dit l'un des deux hommes derrière nous.

L'homme devant nous déshabille Claudia du regard en se léchant les lèvres puis se frotte la barbe et finit par revenir sur moi.

-Voilà le deal l'ami, tu me donnes ton sac, ta copine nous fait une petite gâterie à chacun et vous pourrez partir tranquillement propose-t-il.

Je regarde Claudia et voit que tout comme moi elle n'est pas d'accord avec sa proposition, je me rapproche de lui, quasiment nez contre nez.

-On passe et on vous laisse en vie, voilà mon deal dis-je fermement.

Les trois hommes se mettent à rire puis l'un des deux hommes attrape Claudia et l'autre lui retire son arme, je fais un geste vers elle mais le troisième me met un coup de poing et un coup de crosse de son fusil sur la tempe ; je tombe à terre et lâche ma machette ; je tends le bras pour la récupérer mais il la repousse et me donne des coups de pied dans le ventre, trop pour savoir combien. J'entends Claudia hurler pour qu'il arrête, ce qu'il fait au bout d'un moment et se met à genoux pour attraper mon menton pour que je puisse le regarder.

-Tu as fait le mauvais choix l'ami, dit-il en me lâchant et se relevant.

Il reprend son fusil et réamorce sa charge tout en me regardant.

-Il est temps de dire bonne nuit dit-il en braquant son arme sur moi.

-Non attendez, je ferai tout ce que vous voudrez mais laissez-le s'écrie Claudia.

Il baisse son arme et la regarde avec un grand sourire qu'il me retourne, retourne son fusil et me frappe une nouvelle fois sur la tempe, je suis encore conscient mais vaseux, je

l'entends ordonner à ses copains de récupérer mes affaires puis le trou noir...

...je suis sur le dos, la nuit est presque tombée, mon ventre me fait mal. J'essaye de me redresser mais les coups à la tempe me font tourner la tête, j'ai du mal à fixer mon regard, j'y arrive au prix d'un grand effort.

Ils m'ont laissé au même endroit que tout à l'heure mais ils ne sont plus là. Hélas Claudia non plus. Ces loubards l'ont emmenée dans leur repaire et je n'ose même pas imaginer ce qu'ils sont entrain de lui faire subir. Il me faut à tout prix que je la sauve et la venge.

Il y a une grande différence m'a-t-elle dit entre tuer pour le plaisir et tuer ceux qui le méritent. Et moi qui, ce matin souhaitais de plus avoir à le faire, je fais devoir à nouveau faire acte de violence mais cette fois cela ne sera pas simplement pour moi, mais également pour elle.

Je balaye le sol du regard pour repérer ma machette mais ils me l'ont prise ; je me dirige alors vers le fourgon qui avait sans doute servi de cachette à ceux qui nous ont pris par surprise et ouvre la porte côté passager, je trouve un pied de biche, le récupère, et même si cet outil n'est pas tranchant, il peut faire très mal.

Comme ils ont dit être dans leur ville et qu'ils l'ont nettoyée, ils ne doivent pas être très loin. Alors je pars à leur recherche, surtout celle de Claudia.

Quelques mètres seulement, je croise deux zombies à qui je m'empresse de fracasser la tête avec mon arme de substitution puis un peu plus loin j'aperçois un pilonne électrique avec une passerelle qui surplombe toute la ville. Elle va me servir pour faire le guet et m'offrira une bonne protection contre les zombies.

Comme la nuit ne vas pas tarder à être totale, je pourrais voir dans quelle habitation ils sont qui plus est. Je monte sur le pilonne, avec mon mal au ventre je galère un peu mais j'arrive sur la passerelle, m'assoie contre l'un des montant et regarde la ville d'en haut, je n'ai plus qu'à attendre un signe d'eux, ils vont amèrement le payer.

Pourtant, avant que le monde soit ce qu'il est, j'étais loin d'être ainsi, penser à tuer quelqu'un était impensable pour moi. À l'école primaire par exemple, je me laissais marcher sur les pieds, j'étais un vrai gringalet, j'étais un peu le souffredouleur. Mais à partir du CM1 un nouveau faisait son entrée dans ma ville, David, qui m'a appris à ne plus me laisser faire, il m'avait pris sous son aile, nous avons toujours été ensemble jusqu'au collège, nos chemins se sont séparés ensuite mais nous avons toujours gardé le contact, c'était mon meilleur ami.

Deux mois avant l'anarchie il était revenu suite à une perte d'emploi vivre chez ses parents quelques temps, nous en avons profité pour nous retrouver, que ce soit au bar ou à la pêche, je passais la plupart de mon temps libre avec lui et me faisais des compliments sur la musculature que je m'étais faite au fil des années et maintenant c'était lui le gringalet.

Quand l'anarchie a commencé mon père et moi avons remarqué que même chez nous, dans notre ville elle faisait rage, nous avons décidé de rentrer chez nous mais devant la porte, David menaçait ma mère avec le fusil de chasse de son père. J'ai bien tenté de le calmer mais mon père voulant à tout prix la sauver s'est jeté sur lui, ils se sont battus, un coup de feu partie et David s'écroula.

Bien qu'il ait menacé ma mère j'ai été très attristé par sa mort : je venais de perdre le frère que je n'avais pas. Il fût la première personne qui comptait pour moi à être tué.

Soudainement, une lueur apparaît parmi les bâtiments, ils sont forcément là, heureusement pour moi c'est soir de pleine lune et le ciel est dégagé, je ne serais pas dans l'obscurité absolue. Je me mets à descendre le pilonne, atteint le sol et entame ma marche.

Tiens bon Claudia, j'arrive dis-je intérieurement.

Je cours vers le centre-ville en tenant fermement le pied de biche dans ma main.

Je suis à proximité de leur repaire et commence à marcher doucement pour éviter d'être entendu. Arrivé près des fenêtres je regarde discrètement, ils sont bien là, à finir leur repas, la lumière vient de leur lampe à LED qui est à côté de leur « clic-clac », et à l'autre bout de la pièce j'aperçois Claudia. Attachée sur une chaise et bâillonnée, encore vêtue, ils ne l'ont pas encore agressée, ce qui me procure un immense soulagement.

Un des deux gars avec une veste se lève, prend son fusil et se dirige vers la porte d'entrée, je me dirige tant qu'à moi à l'opposé, là où la lune n'éclaire pas pour être dans l'obscurité juste avant qu'il n'ouvre la porte.

-Bon les gars, j'vais faire pleurer colosse, laissez-moi un bout de la fille dit-il en refermant la porte.

Il se dirige dans ma direction pour enfin arrivé tout près moi, il ne me voit pas. Il pose son fusil contre le petit muret et se met à uriner en sifflotant, je me dirige vers lui discrètement et, en arrivant sur lui, je lui assène un coup dans la tête, je le rattrape par sa veste pour amortir sa chute et une fois au sol, je frappe de nouveau à la tête pour être sûr de l'avoir achevé. Puis, je traîne le corps là où j'étais caché, pose le pied de biche pour prendre son arme. Une arme : je n'en pas tenue depuis que j'ai tiré sur mon père et je m'étais bien promis de ne plus m'en servir, mais dans ces conditions, ce genre de règle ne s'applique plus.

Je retourne à la fenêtre pour voir ce que font les deux autres, ils sont sur elle, l'un tenant sa tête et l'autre avec le torse nu basculant ses reins d'avant en arrière. Je dois me dépêcher alors je me précipite vers la porte, vérifie que le cran de sûreté est enlevé, réamorçe la charge, je respire un grand coup et tourne la poignée doucement.

Je rentre vite, celui tenant la tête avec la veste comprend ce qui se passe, il essaye d'atteindre son fusil mais je tire et l'atteint à la nuque, l'autre homme se met à hurler brusquement, je réamorçe et tire sur son omoplate gauche, Claudia à la bouche en sang et crache ce qui ressemble à un pénis, le sien apparemment.

-Non attend mec supplie-t-il.

Sa demande, je n'en ai que faire, je tire à nouveau, dans le ventre cette fois ; je veux retirer mais le chargeur est vide.

-Ta machette est sur la table, achève ce connard dit Claudia avec rage.

Je ne tarde pas à exaucer son souhait et armé de la machette, je m'approche de lui, agonisant comme une charogne, je retiens ses bras avec mes jambes, le regardant bien dans les yeux brandissant de mes deux mains ma machette : Il est temps de dire bonne nuit lui dis-je et je tape avec rage et retape avec cette rage dont je ne me pensais pas capable.

Je me relève pour détacher Claudia, qui ne semble pas être choquée de mon geste, il est vrai que je viens de faire exactement ce qu'elle a fait à son ex-compagnon, Luc.

Une fois détachée, elle se lève et va de suite à la table pour prendre une gorgée d'eau puis recrache. La bouteille d'eau terminée, elle s'approche vers moi, prend l'un de mes bras pour enlever le sang dont je suis éclaboussé.

-Ça va toi demandais-je ?

-Oui, ne t'inquiète pas, il venait juste de commencer répond-elle en reposant la bouteille vide sur la table.

-On devrait enlever les corps et rester ici pour la nuit proposais-je.

Elle hoche la tête pour m'indiquer son accord. Elle m'aide pour celui qu'elle a émasculé et que l'on emmène à l'extérieur en le laissant sur la route. Puis on fait de même avec l'autre et l'on retourne à l'intérieur en bloquant la porte avec une chaise.

Claudia me fait remarquer que ces loubards ont pas mal tapé dans nos provisions. Tout en récupérant son arme à feu, elle se dirige vers moi et me fait asseoir sur l'une des chaises, prend sa sacoche, en sort une bouteille, celle que le docteur Richard à Brioude m'avait proposée ; je ne savais pas qu'elle avait récupérée. Elle prend un morceau de chiffon qui traînait sur la table, y verse du désinfectant, s'assoie sur la chaise en face de la mienne et applique sur ma tempe le tissu imprégné du produit qui devient très vite rouge : je saigne sans même m'en rendre compte.

-Merci Loïc, merci de ne pas m'avoir abandonnée dit-elle en me regardant.

-Tu n'as pas à me remercier, c'est normal non, on est un duo d'enfer dis-je en la regardant dans les yeux.

Elle me regarde en souriant tout en remettant du produit pour finir de me soigner. La voyant heureuse, ma colère disparaît d'un seul coup, et je pense qu'un lien très fort nous unit depuis hier soir.

-A quoi tu penses demande-t-elle ?

-Qu'il est hors de question que je perde à nouveau une personne qui m'est proche et Claudia, tu es une personne à laquelle je tiens beaucoup répondis-je.

Elle s'arrête de me soigner pour me regarder droit dans les yeux, m'embrasse, puis retire ses lèvres pour à nouveau poser son regard sur moi. Je prends tendrement son visage entre mes mains et pose à nouveau mes lèvres sur les

siennes. Elle se lève, m'enjambe et nous nous embrassons longuement en enlevant nos tee-shirt respectifs et en lui dégrafant son soutien-gorge.

Nous sommes sur le canapé « clic-clac » que les trois voyous avaient installé et Claudia, après tant d'émotions n'a pas tardé à s'endormir, sa tête sur ma poitrine.

Avec d'infinies précautions pour ne pas la réveiller je récupère mon bleu de travail et regarde dans la poche arrière, le porte document y est encore ainsi que le papier trouvé chez les Hernest. Je les regarde à nouveau me demandant encore pourquoi nous n'avons rien appris à propos des marchés boursiers ; mais il est vrai qu'avec tout le « merdier généralisé », personne n'a dû y prêter attention ; alors je broie avec ma main ces papiers et lance le tout à l'autre bout de la pièce.

J'éteins la lampe, je dois me reposer moi aussi car si mes calculs sont exacts, il doit rester cinq jours de marche.

J'ai bien compris une chose aujourd'hui : nous devons profiter de chaque jour qui passe car il peut être le dernier. Je ne pensais pas trouver l'amour durant ce voyage, surtout dans le chaos d'aujourd'hui. Je sais que mon père serait heureux que je m'octroie un peu de bonheur tout en gardant mon objectif, atteindre Marseille et son port, avec Claudia car nous devons survivre ensemble.

Chapitre 8 : Idylle.

-Dépêche-toi Claudia, cours ! Ordonne Loïc.

L'orage tombe sur Le Thor en cette fin de journée, et s'il n'y avait que la pluie froide, ce serait un moindre mal.

Je crois que nous vivons sans nul doute le moment le plus invraisemblable de notre voyage, des oiseaux tombent par dizaines, et comme ils transmettent le virus, s'ils nous percutent, nous serons infectés.

Nous atteignons enfin un petit abri sous un balcon, avec sous nos yeux, ce spectacle aussi impressionnant qu'effrayant ; nous sommes déjà dans un univers apocalyptique mais là nous sommes vraiment dans une galère noire. Pourtant il y a deux jours rien ne laissait présager notre situation actuelle.

-Ici, nous sommes vraiment en enfer, il n'y a plus aucun doute, dit Loïc un peu apeuré.

Tout ce que l'on peut faire, c'est attendre que les éléments se calment. J'en profite pour faire le point sur ces deux jours passé.

Premier jour : Châteauneuf-De-Randon / Joyeuse.

Levée de bonne heure, pour une fois, c'est moi qui a réveillé Loïc. Nous étions encore enlacés sous cette couverture, un petit bisou pour se dire bonjour et vite, nous avons remis nos vêtements. Après avoir avalé une petite collation, nous avons repris toutes les affaires que les trois hommes avaient sorties du sac de Loïc. Malheureusement, ils ont beaucoup utilisé le réchaud, ils l'ont vidé, par conséquent nous avons du laisser les rations de riz et de pâtes ainsi que la petite gamelle.

-Si j'avais su, je ne me serais pas encombré de tout ça, a-t-il pesté.

Ils avaient mangé à eux trois l'équivalent de six repas, ce qui a considérablement diminué nos vivres mais d'après Loïc cela devait suffire pour le chemin qu'il nous restait à faire.

En voulant remettre le flacon de désinfectant, j'ai constaté qu'il était tombé et donc s'était vidé durant la nuit, donc nous voici démunis pour le reste de notre périple.

Avant de partir, il a récupéré la lampe LED, mais les armes à feu des hommes, nous avons décidé de les laisser là. Loïc se saisit de sa machette et donne le signal du départ, je le suis tout en prenant mon flingue. Nous enlevons la chaise qui bloquait la porte et sortons.

Devant la maison, nous remarquons que les deux types que nous avons sortis la veille ont servi de repas aux zombies ; il n'en reste que les os, et derrière le mur j'apercevais le troisième homme, le crâne complètement fracassé.

-Tu n'y es pas allé avec le dos de la cuillère lui dis-je en montrant le cadavre avec mon arme.

-Pour te sauver la vie j'estime que c'était nécessaire m'a-t-il répondu.

J'ai mis mon bras autour du sien et nous avons continué à nous diriger vers la sortie de cette ville où nous avons connu bien des malheurs sous un ciel identique à celui de la veille, bleu et dégagé avec une petite brise fraîche.

A mi-chemin de notre destination, Loïc voulait faire une pause, il a tout de suite enlevé son sac et m'a réclamé un petit massage pour ses épaules, ce que j'ai fait avec plaisir.

-Tu veux que je prenne ton sac maintenant pour te reposer un peu lui demandais-je.

-Tu es sûr de pouvoir le porter me répondit-il l'air moqueur.

J'ai forcé un peu plus sur ses épaules pour lui montrer que moi aussi je peux être joueuse.

-Ok ok, j'ai compris fit-il en se tordant de douleur.

-Je ne suis plus celle que tu as croisée à Limoges, je ne suis plus toute fragile lui ai-je rétorqué.

Je finis son massage et nous reprenons la route en échangeant nos sacs, il est vrai que le sien pèse lourd ; j'ai mieux compris pourquoi il avait tellement mal et l'a remarqué en me tentant une bouteille d'eau, avec son petit sourire narquois.

Le jour tombait et nous arrivons à Joyeuse, dans le centre-ville. Je lui fais remarquer plusieurs maisons et commerces pouvant nous abriter la nuit mais il avait autre chose en tête et je n'ai pas attendu longtemps. Avec sa machette il m'a montré un véhicule abandonné et quel véhicule : une limousine que je me suis empressée de regarder. -Sérieusement lui ai-je dit.

Il m'a gratifié d'un grand sourire et a continué jusqu'à cette limousine. Lorsqu'il y est arrivé, après avoir ouvert la porte arrière et regardé à l'intérieur, il s'est retourné vers moi et tout en s'inclinant il m'a fait monter à bord, est monté à son tour, a refermé la porte derrière lui et l'a verrouillée.

Après avoir dégusté notre repas dans cette limousine et avant de dormir un peu, il a regardé s'il était possible de l'utiliser, mais déception, il n'y avait plus d'essence.

Alors il est venu s'étendre à mes côtés sur l'une des banquettes, croisant nos doigts, nous nous sommes endormis quasi immédiatement après une journée un peu identique à toutes les autres avec les zombies que nous avons tués.

Deuxième jour : Joyeuse / Mondragon

J'avoue que ce matin-là, j'ai eu du mal à me lever ; alors que nous étions confortablement installés nous avons été réveillés durant la nuit par une horde de zombie tapant contre la carrosserie, mais à travers les vitres sont teintées, ils ne nous voyaient pas et Loïc m'a bien fait comprendre de ne surtout faire aucun bruit.

Avant de partir nous avons grignoté les quelques petits encas sous vide qui restaient dans la limousine.

A la sortie de la ville nous avons aperçu au loin un groupe de zombies, sûrement ceux que nous avons évités cette nuit. Regroupés en cercle au niveau du sol, dévorant quelque chose, ils étaient au milieu de notre route. Il a donc fallu les contourner.

Loïc avait raison lors du premier jour de notre rencontre, plus on s'approche de la côte, plus il y en a.

Arrivés à notre point de pause, j'ai eu envie d'être un peu coquine ; après avoir posé mon arme sur la sacoche derrière des buissons, je me suis mise à danser, Loïc l'air perplexe bras croisés ne me quittait pas des yeux.

-Qu'est-ce que tu fais, interrogea-t-il ?

-Attends tu vas voir lui ais-je répondu en l'embrassant.

Tout en dansant j'ai retiré mon tee-shirt et l'ai jeté sur lui puis mon soutien-gorge, il se frottait le menton et s'est avancé vers moi, mes affaires en mains, quand il a été proche, j'ai dégrafé mon jean et sa main dans mes cheveux, il m'a embrassée avec fougue, soudainement m'a soulevée et mise à califourchon autour de sa taille.

Il m'entraîne derrière les buissons mais avant d'y arriver je l'ai délesté de son sac, le laissant ainsi dans le fossé, il a enjambé les buissons et m'a mise au sol, posant mes affaires et sa machette, il retire lui aussi son haut et me rejoint au sol continuant de m'embrasser et de me caresser le corps.

Nous sommes brusquement interrompus par un bruit venant de la route, une voiture approchait, Loïc se lève pour voir d'où elle venait et comme elle était toute proche, il est vite revenu au sol me faisant signe de ne pas dire un mot et nous restons collés aux buissons pour ne pas être vus.

La voiture s'est arrêtée tout près de nous et à travers les feuilles nous apercevons au moins quatre personnes dont une femme et c'est alors que nous avons vu le sac avec toutes nos provisions : la cause de leur arrêt.

-Punaise, regardez- moi ça s'étonne l'un des hommes !

-Carrément, on a trouvé le jackpot s'exclama la femme !

Loïc avait envie d'intervenir pour récupérer son sac mais je l'en ai empêché, avec de ce qu'on avait vécu quelques jours plus tôt je ne voulais pas prendre de risque supplémentaire. Les personnes sont remontées dans leur véhicule et sont parties en trombe...avec nos provisions.

Nous nous sommes rhabillés et avons repris notre route sans dire un mot. Je me sentais coupable de la perte de nos provisions ; entièrement de ma faute.

-Au moins, tu n'auras plus besoin de me masser les épaules a-t-il dit d'un ton ironique.

Nous sommes à proximité de notre destination, alors nous nous arrêtons un moment pour contempler...l'autoroute A9, nous allons simplement suivre cette direction, pour rejoindre ensuite l'A7, pour atteindre Marseille mais pas sur la route pour éviter de rencontrer une horde.

Nous sommes arrivés à Mondragon. En chemin, Loïc a ramassé quelques vers-de-terre et les a mis dans l'une des poches de la sacoche, voilà notre repas.

Ce qui nous a frappés dans la ville, ce sont les bâtiments.

Tous ont brûlé, avec Loïc nous avons pensé que les habitants ont voulu contenir l'infection par les flammes.

Nous avons dû traverser toute la ville pour finalement trouver un entrepôt désaffecté, sans portes ni fenêtres, mais comme la nuit commençait à tomber nous y sommes entrés quand même et montés au second étage, avec une énorme planche

en bois, Loïc a barricadé l'entrée de la pièce que nous avons choisie.

On a « dégusté » nos vers, il faut dire qu'à force on s'habitue au goût.

-Ecoute Claudia, tu n'as pas à t'en vouloir pour ce qui est arrivé ; je sens bien que tu t'en veux me dit-il.

-Oui, enfin... si je n'avais pas fait l'idiote on en serait pas là ai-je rétorqué.

-Je désirais autant que toi ce moment et j'aurais pu faire attention au sac me dit-il.

-Et puis si on avait continué notre route normalement, on les aurait croisés et ça n'aurait pas forcément été bon pour nous ajouta-t-il.

Il avait raison, l'une de nos actions, l'une comme l'autre nous aurait amenés à cette situation.

Quand nous avons fini notre frugal repas et que seul le croissant de lune nous éclairait, Loïc me demande mon arme et m'indique que nous sommes vulnérables ici. Donc à tour de rôle nous devrions faire le guet et qu'il allait commencer. Je me suis donc couchée sur le sol avec la sacoche comme taie d'oreiller, c'est sûr, cette nuit allait être plus rude que la dernière.

Aujourd'hui : Mondragon / Le Thor

Nous avons dû finir notre nuit perchés en haut d'un arbre. Quand j'ai pris mon tour de garde, plusieurs zombies sont entrés, sûrement attirés par notre odeur, ils se sont dirigés directement sur nous ; j'ai alors réveillé Loïc et nous sommes sortis par un encadrement de fenêtre. Comme l'obscurité était totale (sûrement du au ciel qui a dû se couvrir), nous avons allumé un cierge au risque de les attirer. Heureusement, il y avait une échelle appuyée à la paroi du

mur par laquelle nous sommes descendus, mais comme je le prévoyais, des zombies furent attirés par la luminosité. Loïc ne voulant pas que je me serve de mon arme pour éviter t'en attirer d'autres en a tué quelques-uns pour que l'on puisse se frayer un chemin jusqu'à cet arbre sur lequel nous sommes montés.

Une fois en haut j'ai laissé tomber le cerge et de nouveau nous nous sommes retrouvés dans le noir avec seulement le grognement des zombies agglutinés au pied de l'arbre. La nuit a été longue.

Quand le matin s'est levé, Loïc a sauté depuis la branche pour se débarrasser des quelques zombies encore restés là et, m'a fait descendre à mon tour.

Alors, on a commencé notre voyage de la journée, celle d'hier ayant été particulièrement longue, elle nous avait quand même permis une belle avancée.

-Il va être difficile de marcher aujourd'hui sans se nourrir me dit Loïc en regardant derrière nous pour s'assurer de ne pas être suivis.

-Ils nous restent toujours les vers de terre ai-je rétorqué.

-Avec tous ces zombies qui rôdent, il vaut mieux ne pas traîner pour ne pas prendre de risques supplémentaires m'a-t-il répondu.

Nous avons alors continué notre route et, avons dû au bout d'un moment cesser de longer l'A9 pour celle de l'A7 pour enfin apercevoir la ville d'Orange mais comme on le sait, il vaut mieux éviter les très grandes villes, donc, nous avons décidé de la contourner pour finalement arriver à une petite ville du nom de Courthézon.

Entrés dans cette ville en observant scrupuleusement ce qui nous entoure, nous avons fouillé les véhicules abandonnés,

mais il n'y a plus rien. Tous les réservoirs ont été vidés, ce qui a le don d'agacer Loïc.

Depuis notre départ de Mondragon, nos ventres crient famine. Brusquement, nous entendons des cris et des appels au secours ; il semblait n'y avoir qu'une seule personne, ce qui nous a décidés de s'approcher. A la sortie d'un virage nous apercevons un homme sur le capot d'une voiture se faire attaquer par un zombie. Loïc s'est mis immédiatement à courir, je l'ai suivi et arrivé sur eux, il tue le zombie mais c'était déjà trop tard, l'homme ayant été mordu à l'une de ses hanches et ne tarde pas à en prendre conscience, il se laisse tomber au sol tenant la partie infectée.

-Voilà c'est la fin pour moi nous dit-il.

J'ai regardé Loïc en pensant que nous pourrions être à sa place.

-J'ai quelques provisions dans mon sac poubelle si vous voulez, moi j'en aurais plus besoin ajouta-t-il en tendant son sac.

-Je vous demande juste de m'achever, je n'ai pas envie de finir comme eux...ou comme ma femme, a-t-il supplié.

Je pointe mon arme sur sa tête, tire puis Loïc prend son sac. Il n'y avait qu'une barre chocolatée et une demi-bouteille d'eau.

Nous repartons en partageant cette petite collation.

Arrivés enfin à Le Thor sous un ciel bien couvert, un grand vent s'est levé, signe d'un orage à venir !

Dans un fossé, un zombie, jambes et abdomen sectionnés, bougeant ses bras et sa tête pour tenter en vain de nous attraper mais comme il n'était pas une menace, nous avons continué notre chemin pour finalement arriver au centre-ville.

Une petite pluie éparsse s'est mise à tomber mais nous ne pouvions imaginer que le pire restait à venir, alors nous partîmes à la recherche d'un abri pour la nuit. Rien de bien sécurisant pour le moment quand soudainement nous entendons un énorme fracas venant d'une voiture, nous nous en approchons, malgré la pluie qui devenait de plus en plus forte, nous découvrons un oiseau sur le pare-brise. Puis d'autres bruits similaires se sont fait entendre : de nombreux oiseaux tombent les uns après les autres.

Loïc m'attrape le bras et nous courons sous une pluie devenue soudainement très forte et un tonnerre menaçant. Et nous voilà donc sous un balcon, abri de fortune à attendre que l'orage et la chute des oiseaux cessent.

-A quoi penses-tu me demande Loïc.

-Comment en est-on arrivé-là ? J'essaie de me rappeler mais je ne comprends pas répondis-je.

Il s'apprête à parler mais la pluie commence à cesser, tout comme les oiseaux finissent de tomber. Nous sortons de notre abri pour contempler l'horrible scène, des oiseaux partout, sur la route, sur des voitures et certains se sont plantés directement dans des cadavres.

Loïc en touche un avec son pied pour bien s'assurer de sa mort, se penche au sol et le coupe avec sa machette, aucun sang ne sort, tous ses organes sont noirs, nécrosés, Loïc se frotte le haut de la tête.

-Je n'y comprends rien peste-t-il !

-Moi non plus. Pourtant le Docteur Richard avait bien dit qu'ils étaient porteurs sains répliquais-je.

-Pas tant que ça apparemment dit-il en se relevant.

Pendant tout notre trajet depuis Limoges nous avons rarement vu des oiseaux au sol, ils étaient constamment en vol, je pensais qu'ils ne supportaient pas l'odeur de putréfaction constante mais il doit y avoir une autre raison.

-Bon, ne perdons pas de temps, il nous faut trouver un abri pour la nuit me dit Loïc en examinant les alentours. Il a raison, il est tard et comme le ciel est bien couvert, l'obscurité ne va pas tarder avec certainement une autre averse. Alors on se remet en route à la recherche d'un abri. Après quelques mètres : un bar. Nous entrons prudemment. Trois zombies sont là, mais ne nous ont pas encore remarqués.

Loïc me fait signe de m'occuper de celui qui est au fond de la pièce pendant qu'il s'occupera des autres. Il siffle, ce qui les fait se retourner et, ils commencent à se diriger vers nous, Loïc décapite l'un d'eux puis l'autre et moi pointant mon arme appuie sur la détente pour toucher le dernier en pleine tête.

Nous examinons les banquettes alignées le long du mur puis l'arrière du comptoir pour s'assurer de ne prendre aucun risque mais finalement il n'y avait que ces trois-là. Notre inspection terminée, Loïc trouve un fond de paquet de pistache, on aura au moins de quoi grignoter.

-On fait le ménage et on sécurise ordonne-t-il.

Après avoir sorti les trois cadavres, on bloque la porte avec un frigo malheureusement vide. Assis côte à côte sur l'une des banquettes, j'en profite pour allumer un cierge et, le pose dans un verre laisse là. Ce mince filet de lumière nous permet d'examiner la carte.

-On ne doit plus être très loin normalement demande-t-il en savourant une pistache.

Je regarde la carte et calcule la distance approximative qu'il nous reste à parcourir.

-Environ 90 kilomètres et si tout va bien, nous pouvons y être dans deux jours dis-je en me frottant les yeux.

-Ouais ! Mais ça être dur, plus de provisions et il ne te reste que huit balles dit-il en soupirant !

-Oui mais c'est faisable rétorquais-je.

-Il faut s'attendre à ce qu'à Marseille nous soyons face à des milliers de zombies alors que nous sommes affaiblis, alors il ne faut pas faire la même erreur que ces deux derniers jours répond-il l'air sérieux.

-Comment ça demandais-je ?

-Tu te demandais tout à l'heure comment nous en sommes arrivés là répond-il en me regardant fixement.

-Essayer de vivre une petite idylle a été une erreur qui a failli nous être fatal, ajoute-t-il sur le même air.

Il à raison, nous nous sommes trop relâchés, voilà ce qui nous a conduit à notre situation actuelle.

A nous maintenant de faire attention pour ne pas payer trop cher le prix de notre petite idylle.

Demain nouvelle journée de route, sans provision et avec peu de munitions, il n'y a pas le choix, pour être à Marseille après-demain, nous devons impérativement atteindre Eyguières.

Chapitre 9 : Payer le Prix.

Huitième jours de voyage depuis mon départ et la rencontre de Claudia, sept jours de galère, nous touchons enfin le but mais je dois reconnaître que nous avons commis l'erreur de profiter de chaque jour. C'est à cause de ce choix que nous nous retrouvons dans notre situation actuelle, nous devons impérativement se reconcentrer si pour atteindre notre but demain soir, retrouver la civilisation, je me le dois, pour honorer la mémoire de mon père.

Je n'ai pas beaucoup dormi même si le lieu où nous sommes était à peu près sécurisé. J'ai préféré ne prendre aucun risque alors j'ai plutôt somnolé.

Claudia se réveille enfin, elle se lève de la banquette et se dirige vers moi.

-Bonjour toi dit-elle en m'embrassant.

-Bonjour !

Elle regarde par l'une des fenêtres et sourit légèrement puis en faisant ses étirements change de visage.

-Il faut qu'on fasse près de la moitié de la route aujourd'hui dit-elle.

-Je sais, Eyguières c'est ça demandais-je ?

Elle hoche la tête puis commence à réunir ces affaires. Hier soir nous avons allumé le dernier cierge qu'elle avait récupéré ; même cela nous n'en avons plus, il faudra à coup sûr trouver un abri extrêmement protégé pour notre dernière nuit.

Elle achève de rassembler ses affaires, prend sa sacoche, nous poussons le frigo et sortons.

L'odeur habituellement forte est ici insupportable, un coup d'œil sur le sol et nous comprenons vite, les oiseaux tombés la veille sont déjà en état de décomposition, comme s'ils étaient là depuis des jours, à croire que ce virus les avaient déjà envahis et détruits de l'intérieur. Surprenant !

Nous nous dirigeons vers la sortie de cette ville, le déluge d'hier à amoncelé nombre de zombies sous des voitures ou dans des bouches d'égouts mais certains restent encore debout, je m'en débarrasse et nous arrivons enfin à la sortie. Ouf, nous voilà lancés pour une nouvelle journée de marche difficile et sans nos provisions.

Environ dix kilomètres plus loin nous tombons sous le pont de l'A7, Claudia m'a assuré que nous devons le longer mais de l'autre côté cette fois. En passant dessous, des grognements forts nous surprennent : il doit y avoir des centaines.

Heureusement que dès notre premier jour nous avons fait le choix de ne pas utiliser ces routes.

-Je ne suis pas très rassurée d'être en dessous d'autant de zombies dit Claudia très tendue.

-Moi je préfère être là plutôt qu'en haut justement répondis-je.

-Oui enfin...

Je lui coupe la parole car il me semble entendre une voix, une bien vivante celle-là.

J'observe attentivement les alentours et aperçois sous le pont un véhicule. Je le montre à Claudia et l'invite à courir avec moi.

Une fois arrivé à cinq mètres de ce véhicule nous distinguons une jeep de l'armée et la voix qui en sort vient d'une radio. Sachant qu'un véhicule militaire est doté d'une CB je fonce dessus.

-Loïc non ! Attends crie-t-elle.

Elle ne tarde pas à me suivre et nous arrivons enfin à l'habitacle. Je me saisis de l'émetteur et commence à parler mais je constate que le boîtier est rompu.

Claudia me regarde tenant cet émetteur défectueux, pris de colère je le lance au loin et la voix qu'on entendait est en fait le message d'information pour les survivants.

« A tous ceux qui ont survécu...nous sommes un groupe de survivants sur l'île de Corse. Si vous le pouvez, rejoignez Marseille et son port...un groupe de survivants à réussi à nous rejoindre, vous pouvez y arriver...Nous sommes le samedi 4 Août, il est dix heures quinze. »

-Attends une minute Loïc, ils ont bien dit qu'un groupe avait réussi, je n'ai pas rêvé demande-t-elle ?

Je n'avais pas remarqué ce détail différent des autres messages entendus auparavant. Si certains ont réussi, pourquoi pas nous ! Ce qui redonne espoir.

-Alors on ferait mieux de se dépêcher ordonnais-je !

-Attends, peut-être y a-t-il des choses intéressantes à l'intérieur suggère-t-elle.

-Ok, tu regardes à l'arrière et moi devant dis-je.

Elle fait ce que je lui dis, regarde et réussit à ouvrir un coffre en métal. Tant qu'à moi je m'inquiète surtout de trouver de l'essence mais comme hier, le réservoir est vide. J'examine la boîte à gant, je ne trouve rien excepté un paquet de cigarette vide et des papiers de bonbons. Je continue ma recherche derrière les sièges et un objet, plutôt un document m'interpelle, un plan avec une ville entourée, je l'attrape et le regarde, il s'agit de la ville de Mondragon avec l'inscription «Zone d'injection», cette ville où toutes les habitations ont été brûlées.

Je garde ce document, poursuit ma recherche mais il y a rien d'autre, je sors alors de la jeep et rejoint Claudia qui a l'air d'avoir trouvé son bonheur.

-Bon, pas de nourriture mais une mitraillette et trois balles pour mon flingue dit-elle en souriant.

-Et pour finir, trois grenades à haute capacité explosive ajoute-elle joyeusement.

-Ah ! par moment tu me fais un peu peur, lui dis-je anxieux.

Tout en me regardant avec un petit air ironique, elle accroche la mitraillette sur son épaule grâce à la lanière, range les trois grenades et recharge son arme des trois balles.

-Et toi tu as trouvé quoi demande-t-elle en remettant son chargeur ?

-Ce document, j'aimerais que tu y jettes un œil, peut-être comprendras-tu répondis-je en le lui tendant.

-«Zone d'injection» ! Ils ont du faire une faute d'orthographe, entre injection et infection il y a qu'une lettre qui change...enfin j'espère dit-elle l'air soucieuse.

-Ouais ? Tu dois avoir raison, je vais quand même le garder dis-je.

En voulant le récupérer je le fais tomber maladroitement, me baisse pour le reprendre et vois un cadavre sous la jeep, un militaire avec un couteau planté dans la tête et, dans sa main un autre papier, je le prends également : c'est une photo de son régiment. Je me redresse pour mieux la voir et je suis extrêmement surpris, l'un des hommes appartenant à ce régiment est un homme que j'ai vu il n'y a pas si longtemps, je me retourne alors vers Claudia pour lui montrer cette photo, elle me regarde l'air étrange.

-Il ne te rappelle rien celui-là demandai-je en pointant du doigt l'homme sur la photo.

-Si bien sûr, c'est celui qui nous a ouvert la porte lorsque l'on a quitté Brioude répond-elle l'air apeuré.

-Alors cet homme a fait tout ce chemin depuis Mondragon seul interroge-t-elle sur le même air ?

-On sait qu'il a déserté son régiment et je crois que ce document en est la cause répondis-je.

-A quoi penses-tu exactement demande-t-elle ?

Je m'apprête à lui répondre mais un objet venant de l'autoroute tombe en bas du pont et fait entendre comme un splash, nous regardons, un zombie qui, en raison de la hauteur, s'est éclaté au sol puis un autre.

-Tu comprends pourquoi je n'étais pas très rassurée d'être en dessous peste-t-elle.

Nous décidons de vite quitter cet endroit en prenant bien garde de ne pas en recevoir un sur la tête. Ils sont au-dessus, en groupe, certainement ameutés par nos voix.

Je range document et photo dans l'une de mes poches arrière ; j'aurai l'occasion de les revoir plus tard, nous avons assez perdu de temps comme cela, et la route est encore longue.

Vingt kilomètres plus loin nous marchons sur une petite route qui longe un fleuve, nous avons traversé de nombreuses vignes mais les grappes ont toutes été arrachées, par d'autres survivants sans doute. Notre ventre crie de plus en plus famine au fur et à mesure de notre marche.

-Dis-moi Loïc, arrivés sur l'île de Corse, que comptes-tu faire en premier demande-t-elle ?

-A vrai dire, je ne me suis jamais posé la question répondis-je.

-Et bien moi je m'imagine déjà sous le soleil, dégustant un bon steak-frites ou un poulet rôti avec une bonne bière dit-elle.

-Ce n'est pas pour te décevoir mais les troupeaux ont été décimés et tout ce qui a des plumes a dû être tué dis-je. Elle me regarde l'air désespéré en se tenant le ventre pour bien me faire voir qu'elle est affamée.

-Oui moi aussi je le suis dis-je en posant affectueusement ma main sur sa nuque.

Un peu plus loin nous apercevons un moulin dans lequel nous décidons de nous arrêter. Il se situe en contre-bas d'un talus menant à une forêt. On traverse le petit ponton d'une dizaine de mètres qui permet d'atteindre le moulin.

Enfin arrivés, je m'assoie sur une pierre proche du mur. Le sol est pratiquement entièrement recouvert de taches de sang. A certains endroits il y a même des lambeaux de chair humaine. En me déplaçant vers le ponton, comble de l'horreur des os flottent sur la rivière. Claudia le remarque aussi.

Elle s'allonge sur le ponton tandis que je préfère rester debout pour éviter de m'endormir, pourtant, la marche sous le soleil et ma nuit courte me rendent somnolent.

Je me tourne vers la porte du moulin, verrouillée par une chaîne et un cadenas rouillés. Sur un écriteau fait à main

levée on peut lire : «Si le moulin tourne trop fort, c'est que vous êtes proche de la mort !».

-Curieux exclamaï-je !

-Qu'y-a-t-il demande-t-elle.

J'allais l'interroger pour lui demander son avis sur cette phrase mais mon intérêt change brusquement lorsque je vois des dizaines de zombies sortir de la forêt et descendre le talus et venir dans notre direction.

-Claudia relève toi, la pause est finie dis-je en lui montrant les zombies !

Elle se lève et me rejoint. Ils sont tous très proches du ponton, impossible donc de passer.

-Et si on prenait par les eaux suggère-t-elle ?

-Si tu veux finir comme ceux qui nous ont précédés, vas-y la première rétorquai-je.

-Retiens-les, je vais essayer d'ouvrir la porte du moulin proposai-je.

Elle prépare sa mitraillette trouvée ce matin et commence à tirer, malgré la fatigue et la famine, elle fait mouche à chaque coup. Mais ils sont nombreux et progressent toujours aussi vite sur le ponton. Son chargeur ne sera pas éternel alors j'essaie de défoncer la porte. La première tentative est vaine mais la seconde est la bonne. J'appelle Claudia mais sous les coups de feu répétés, elle ne m'entend pas. Puis des clac-clac en série sortent de son arme : le chargeur est vide. Elle jette son arme et court me rejoindre.

Enfin entrés dans le moulin elle se met derrière moi pendant que j'essaie de bloquer la porte avec un tonneau vide.

Espérons juste qu'elle résistera.

-Heu Loïc, je crois qu'on a un plus gros souci dit-elle l'air apeuré.

-Lequel demandai-je en me retournant ?

Je n'ai pas besoin de sa réponse pour comprendre le problème, des zombies, une bonne vingtaine nous fixent mais ne bougent pas. Ils n'ont plus d'oreilles. Je me saisis doucement de ma machette pendant que ceux du ponton arrivent et frappent contre la porte, ce qui a pour effet de faire grogner ceux de l'intérieur qui nous fixent du regard.

-Regarde, il y a un escalier là-bas dit-elle en prenant son autre arme.

-Cet escalier est à l'opposé. Il nous faut donc nous frayer un chemin, coûte que coûte. Economise tes munitions lui recommandais-je.

Je passe devant avec ma machette mais elle ne tarde pas à utiliser son arme. Ma machette reste coincée dans la tête de l'un d'entre eux au moment où la porte cède sous la poussée du grand nombre qui s'y étaient affalés. Claudia pointe son arme dans ma direction et tire de nouveau, je n'avais pas remarqué celui qui fonçait sur moi. Je dois laisser ma machette car la horde fonce droit sur nous. Nous montons l'escalier en courant mais ils continuent à nous suivre.

Certains s'écroulent mais d'autres leur passent au-dessus, on est pris au piège.

Je regarde autour de moi et voit une double porte, je fonce sur elle, met un coup de pied, elle s'ouvre sur le fleuve, encore quatre à cinq mètres pour l'atteindre.

Claudia me rejoint et me regarde.

-Alors on saute, c'est ça le plan dit-elle.

-Le problème ne changera pas, il ne sera que déplacé, ils entendront notre chute répondis-je.

Elle revient vers l'escalier, me fais signe de la rejoindre tandis qu'elle range son arme à feu dans sa sacoche pour en sortir une grenade qu'elle dégoupille.

-Attends tu plaisantes demandais-je.

-Avec l'explosion ils n'entendront pas notre chute et ceux de l'extérieur seront attirés par les flammes, comme à Mondragon rappelle-toi répond-elle.

-Quand je lâcherai le maneton il nous restera cinq secondes pour courir et sauter ajoute-t-elle.

J'acquiesce par un hochement de tête bien que cette idée ne m'inspire pas.

Elle respire un grand coup et exécute son geste, me prend la main et court à vive allure pour enfin sauter depuis la double porte mais l'onde de choc créée par cette grenade au moment de son explosion nous sépare, soudainement je me retourne et un objet que je n'ai pas vu me heurte violemment l'avant-bras gauche et j'atterris dans l'eau.

Je peine à revenir à la surface et quand j'y arrive enfin, je vois le moulin en feu mais je ne vois pas Claudia.

Mon bras me fait atrocement souffrir. Je le sors de l'eau, il est ensanglanté. J'ai du mal à garder la tête hors de l'eau puis soudainement je me sens saisi par le torse, c'est Claudia, qui me voyant dans la panade, est venue à mon secours et me guide jusqu'à la rive pour enfin regagner la terre ferme.

-Mince Loïc, ton bras dit-elle en le prenant avec sa main.

-Assied-toi, que je t'examine pour t'arranger ça ordonne-t-elle.

Elle a eu cette folle idée mais elle a eu juste car les zombies ne s'intéressent plus du tout à nous. Ils sont fascinés par les flammes. Claudia prend l'une des bandes que le Docteur Richard nous avait données et l'enroule sur ma blessure, dommage que nous ayons gaspillé le désinfectant à Châteauneuf-De-Randon.

-Ça n'a pas l'air méchant, ce n'est pas profond me dit-elle pour me rassurer.

Elle achève le bandage et reprend son arme. Discrètement nous regardons s'il n'y a pas aucun intrus aux alentours et

nous courons pour atteindre la route, mon bras appuyé sur mon abdomen. Je ne sais pas ce qui m'a percuté mais la douleur est insupportable.

Toujours sur la route nous avons réduit notre cadence, mon avant-bras me lance de plus en plus, ce qui n'échappe pas à Claudia qui me tient la main. Après un virage nous quittons la proximité de ce bois responsable de nos malheurs. Un panneau nous indique : Eyguières à sept kilomètres mais je me sens pas capable d'en faire plus ; j'ai besoin de me reposer alors je m'assoie contre le panneau. Claudia se met à ma hauteur.

-Je ne me sens pas capable d'en faire plus soupirais-je. Elle se relève et regarde autour d'elle, entre dans le champ et court vers la forêt qu'elle examine un instant et revient vers moi.

-Il y a une cabane à l'entrée de la forêt, on passera la nuit dedans dit-elle en me tendant sa main.

Je la saisis pour me relever et la suis. Quand nous arrivons près de cette petite cabane, je me sens rassuré. Ce sera très bien pour ce soir, les zombies étant de l'autre côté on sera tranquille pour la nuit.

Claudia entre la première en pointant son arme puis l'abaisse immédiatement, j'entre à mon tour. Une table assez large dans un angle, une armoire à l'opposé et quelques outils de bucheron près de la porte que je referme immédiatement derrière moi.

Claudia ouvre l'armoire, toujours aucuns collation en vue, juste des couvertures qu'elle prend et pose sur la table ; j'en prends une et l'enroule autour de mon corps, elle prend l'autre tout en posant sa sacoche sur la table. Elle en sort les grenades, les regarde puis sort la carte qui est complètement

détrempée, la deuxième bande pour mon bras et pour finir la demi-bouteille d'eau qui nous reste.

-Il reste encore huit balles dans mon chargeur dit-elle en se pinçant les lèvres.

-Et tu oublies un handicapé lui dis-je de la même manière. J'ai beau essayer de rester positif, rien n'y fait. Claudia aussi comprend notre situation, nous n'avons pas atteint la ville que l'on souhaitait, je suis blessé, il ne nous reste qu'une demie bouteille d'eau.

Si nous nous sommes arrêtés à ce moulin, ce n'était finalement pas juste pour une faire une pause mais envisager de dormir dans ce dernier. Toutes ces erreurs, nous les avons commises par manque de nourriture, donc de concentration, aujourd'hui, nous en payons le prix fort.

-On va y arriver, j'en suis persuadée dit-elle en rangeant sa sacoche et en souriant.

«Tu n'es qu'un menteur !», « Tu m'as fait une promesse !», «Tu es faible !». D'où vient cette voix, elle ressemble fortement à celle de mon père. Tous ce que je vois est une lumière blanche qui se prolonge à l'infini. J'essaye de parler mais aucun son ne sort de ma bouche puis la blancheur devient sombre, une lueur bleue apparait, une personne de dos se dresse, c'est bien lui, je m'avance pour le voir, il se tourne brusquement, le visage plombé et une plaie au niveau de sa clavicule, exactement comme il était après l'avoir abattu... «MENTEUR !!!»...

Ce n'était qu'un cauchemar, je ne sais pas comment l'interpréter, ce dernier est différent des autres toujours les mêmes, revivant à chaque fois le décès de mon père. Je me réveille en sursaut sur cette table qu'on a recouvert d'une bâche, mon avant-bras me brûle désormais.

A l'entrée de l'A20 à Limoges, je me demandais si c'était naïf de croire en quelque chose, de s'y accrocher, la réponse est oui, j'ai été naïf de croire que je pouvais réussir à tenir ma promesse.

Je ne suis plus tout à fait sûr de pouvoir y arriver malgré l'optimisme de Claudia.

-Désolé père murmurai-je larme à l'œil.

Chapitre 10 : Une Promesse...

Nous sommes sur l'île de Corse, la vie est tout à fait normale, les enfants sourient et s'amuse. Nous sommes assis sur un banc, une légère brise nous caresse le visage puis soudainement Loïc disparaît, je le cherche et tout devient froid, les immeuble prennent feu, j'entends des grognements venant de partout, les enfants me prennent et me mettent au sol, puis me mordent sur tout le corps...

...ce n'était qu'un cauchemar, heureusement mais celui-ci est différent de ceux que je fais depuis le réveil de mon coma, est-ce un signe que nous allons y arriver ou est-ce juste l'envie de pouvoir croire qu'on le fera ? Je veux garder espoir, après tout le chemin parcouru, nous atteindrons Marseille ce soir.

Le soleil commence tout juste à se lever, je me retourne pour voir si Loïc dort toujours mais il n'est plus là, je regarde de nouveau dans cette petite cabane, aucune trace de lui, je veux l'appeler mais crains d'être entourée de zombies je préfère me taire. Je me lève donc et attrape ma sacoche pour saisir mon arme puis je me dirige vers la porte et je constate que parmi les outils de bûcheron, il manque la petite hachette.

Ne sachant pas ce qui m'attend derrière la porte je pointe mon arme et me saisis de la poignée que je tourne doucement, j'ouvre la porte et là, un zombie à terre, le crane fendu. J'avance donc vers le champ, si Loïc est parti c'est sûrement dans cette direction et effectivement c'est le cas, il est assis là, me tournant le dos, sur un rondin de bois entouré de deux zombies dans le même état que le précédent. La hachette est posée contre le rondin. Je crains le pire, qu'il ait été mordu, dans l'état de fatigue d'hier soir je préfère me méfier et continue de pointer mon arme mais sur lui. Tout en avançant avec précaution, je casse une petite brindille qui fait un léger bruit, il tourne la tête enfin il me montre son visage : ses yeux expriment une énorme fatigue : rien de grave, j'abaisse donc mon arme.

-C'est la deuxième fois que tu pointes ton arme sur moi dit-il.

-Oui, et cette fois elle est chargée dis-je en souriant.

Il me sourit également mais son visage change d'expression, il sert les dents tout en se tenant son bras blessé la veille. Je m'avance vers lui.

-Ça ne va pas ?

-Mon avant-bras me fait super mal !

Je me mets à genoux et tout en posant mon arme sur le rondin, je prends son avant-bras. Seulement le toucher lui fait grincer des dents, je retire la bande doucement, l'entaille a cessé de saigner mais le bras est gonflé. La blessure doit être infectée, je le regarde et il comprend bien la gravité.

-Tu avais raison pour les grenades, elles sont hautement explosives dit-il.

Je fouille dans ma sacoche pour prendre la dernière bande même si je comprends bien que des soins sont nécessaires car avec l'infection qui risque s'installer il y a danger, je mets tout de même la bande. Et malgré son silence, je comprends que sa douleur est vive.

-Il faut vite reprendre la route pour qu'à Marseille tu sois soigné lui dis-je en reprenant mon arme.

Il ne bouge pas, comme si il ne voulait pas m'écouter, et cherche dans l'une de ses poches avant et sort une cartouche de carabine et me la tend.

-Tu en auras besoin me dit-il.

-Je ne viens pas avec toi, je reste là, je n'ai plus la force d'avancé ajoute-t-il.

Je prends la cartouche et le regarde droit dans les yeux.

-C'est la première fois que tu me la montre, elle doit être importante pour toi lui dis-je.

-Tu te rappelles ce mec qui nous a suppliés de le tuer pour ne pas finir pas en zombie demande-t-il.

-Oui à Courthézon. Mais je ne comprends pas le rapport rétorquais-je.

Il m'explique que lorsque sa mère infectée a mordu son père, ce dernier l'a également supplié de le faire mais avant ça il lui a fait faire une promesse : se battre jusqu'au bout, de ne pas choisir l'option de facilité. Cette cartouche restante est pour lui le symbole de cette promesse.

Avant d'entendre le message, tous les jours il a tenté de se tuer mais il n'en a pas eu le courage. Juste avant de partir pour ce long voyage il l'a récupérée pour se souvenir de la raison de ce dernier.

-Maintenant, je sens que je l'ai accompli cette promesse, je me suis battu, désormais, je n'ai plus de force dit-il larme à l'œil.

Je prends sa main droite, lui remet la cartouche en repliant ses doigts dessus. Il me regarde l'air interrogatif, je le regarde aussi et lui met une gifle, ce qui le surprend.

-Alors c'est cela pour toi une promesse, te défilé dès le moindre petit bobo lui dis-je.

-Oui il nous reste du chemin à faire, oui nous sommes dans la merde mais n'oublie pas ce que nous avons déjà traversé ensemble ; il est hors de question que je te laisse là maintenant lui répliquais-je entre larmes et colère.

Il me regarde l'air surpris étonné d'une telle réaction, soudain il lève sa main gauche et malgré la douleur il essuie mes larmes avec son pouce et me sourit également.

-Toi et moi... .Commence-t-il.

-...un duo d'enfer poursuivis-je.

Il range la cartouche là où il l'avait prise, récupère sa hachette et me regarde de nouveau.

-On risque de ne pas atteindre Marseille ce soir dit-il.

-Si nous allons y arriver et pour deux raisons : l'une pour réaliser ta promesse et l'autre pour te soigner rétorquais-je en me levant.

Il se lève également, son avant-bras gauche collé contre son ventre il marche lentement en serrant les dents, je lui souris en marchant près de lui, à son rythme.

-Pourquoi me souris-tu me demande-t-i ?

-Je pense à la cartouche que tu voulais me donner, elle ne m'aurait servi à rien sans carabine répondis-je avec un léger sourire !

Il me renvoie mon sourire. La route va être longue mais pas impossible, Loïc ne tiendra pas une nuit de plus avec sa blessure, si notre objectif final n'est pas atteint ce soir, il mourra, et cela, je le refuse !

Nous avons enfin pu dépasser Eyguières, nous avons rattrapé notre retard mais l'état de Loïc me préoccupe de plus en plus. En traversant le centre-ville il s'est plaint d'une crampe au niveau de son trapèze gauche et désormais il transpire ; je veux croire que l'unique raison est cette chaleur étouffante.

Cependant nous n'avons toujours pas trouvé de vivre ni de véhicule capable de démarrer, à croire que d'autres survivants sont passés sur le même chemin que nous.

Dix kilomètres plus loin nous entrons dans la ville de Miramas, une ville déserte, pas de zombie apparemment, ce qui est plutôt une bonne nouvelle. Loïc se plaint d'autres crampes à différents endroits du corps. Il doit rester moins de 30 kilomètres avant d'apercevoir Marseille mais je crains que nous n'y arrivions pas, l'espoir commence à m'abandonner moi aussi.

Dans un carrefour, nous observons une maison, qui tout autour a des fleurs de formes bizarres, elles ont comme un oreillon d'ananas orange avec de grands pétales à pois et un centre creusé.

D'innombrables mouches l'entourent, plus on s'en approche plus l'odeur est nauséabonde comme celle des cadavres en décomposition.

-Attends Claudia, il faut que je fasse une pause dit-il en s'écroulant sur le sol.

Je lui touche le front, il ne semble pas avoir de fièvre. Il me regarde avec son petit sourire puis soudainement commence à avoir des spasmes, hurle en se touchant les différentes parties de son corps et ses hurlements sont de plus en plus forts.

J'essaye de le calmer, mais il continue à se tordre de douleur quand soudainement au carrefour apparaissent plusieurs zombies, certainement attirés par les cris de Loïc.

Je pointe mon arme sur eux et tire mais d'autres arrivent encore plus nombreux.

Brusquement, Loïc s'arrête de crier, je le regarde, il est inconscient. Je ne sais pas s'il est mort alors je continue de tirer mais mon arme se vide. Je lance mon arme sur la

pelouse du jardin de cette maison aux fleurs bizarres, prend la hachette et commence à frapper mais ils sont trop nombreux pour moi, je recule quand une détonation retentit.

Je me retourne dans la direction de cette dernière, un homme armé d'un M16 tire sur les zombies, il vient de cette maison avec ces fleurs, il avance vers moi tout en continuant à tirer.

-Prenez votre ami et venez sur la pelouse, ne marchez pas sur les fleurs ordonne l'homme !

Je lance ma hachette sur la pelouse et prend Loïc sous les bras et dans un grand effort je peux le hisser sur mes épaules mais il est trop lourd et je tombe au sol. Je récupère vite la hachette et je veux aider cet homme qui s'arrête de tirer et court vers Loïc.

Je remarque alors que les zombies ne cherchent pas avancer davantage, ils grognent tous mais ne bougent plus ; puis le silence s'installe, ils détournent leur regard et reprennent leur route.

Je me retourne vers l'homme qui nous regarde Loïc et moi, en récupérant son arme.

-Reprenez votre arme et venez m'aider à ramener votre compagnon à l'intérieur demande-t-il.

-Mais expliquez-moi le départ des zombies, demandais-je ?

-Ne vous inquiétez pas pour eux, venez m'aidez si vous voulez sauver votre ami rétorque-t-il.

Je récupère mon arme vide, la range dans ma sacoche en gardant la hachette.

J'aide cet homme à transporter Loïc dans la maison. J'entre la première. L'homme referme la porte avec son pied sans même prendre la peine de verrouiller cette dernière. Il me guide dans la maison pour aller dans son salon et poser Loïc sur le canapé.

Il prend son avant-bras et enlève la bande et quand il voit la plaie il se tourne vers moi.

-Qu'est-ce qui lui a fait cela demande-t-il ?

-Je ne sais pas, nous étions dans un moulin et encerclés par des zombies, j'ai utilisé une grenade pour qu'on s'échappe et dans notre chute un objet l'a heurté répondis-je.

-Et pendant la route il n'a pas cessé d'avoir des crampes ajoutais-je !

Il se lève et fouille dans les tiroirs de sa commode pour sortir une seringue remplie d'un produit ainsi que des outils chirurgicaux sur un plateau, il applique de l'alcool sur son épaule gauche et injecte le produit de la seringue.

-Qu'est-ce que vous lui faites demandais-je ?

-Il est atteint du tétanos, ceci est un sérum, ce qui devrait le soulager assez rapidement répond-il.

-Le tétanos ! Non, c'est impossible, d'après ce que je sais, il faut attendre trois à quatre jours avant les premiers symptômes rétorquais-je.

-C'est exact mais les bactéries qui circulent actuellement avec tous ces corps en décomposition affaiblissent notre système immunitaire et accélèrent donc toutes les maladies dit-il en prenant de la bétadine et du coton.

-Et mes Rafflesia Arnoldii n'ont rien arrangé avec leur pollinisation ajoute-t-il en nettoyant la blessure de Loïc.

-La fleur du cadavre, c'est pour ça que les zombies ne bougeaient plus m'étonnais-je.

Il continue la désinfection de son avant-bras, j'en profite pour m'asseoir sur le fauteuil à côté, je veux surveiller ce type que je ne connais pas mais j'avoue être ravie de l'avoir trouvé, sans lui, nous serions morts.

Après avoir achevé la désinfection, il recouvre la plaie d'une compresse bétadinée puis à nouveau, il revient vers ses tiroirs d'où il sort une bande et une poche de liquide à perfusion.(Il

devait sûrement être médecin avant que tout ceci ne commence pensais-je). Il enroule la bande et applique de l'alcool sur l'une des veines, décroche un cadre de photos du mur, puis accroche la poche et branche cette perfusion intraveineuse au bras de Loïc. Puis, il me regarde.

-Ne vous inquiétez pas, c'est juste pour qu'il reprenne des forces dit-il en souriant.

-Vous aussi vous avez besoin d'en reprendre, je vais vous préparer quelque chose, ajoute-t-il en partant dans la pièce d'à côté.

Je pose la hachette sur le bord du fauteuil, je ne l'avais pas lâchée pendant toute son intervention, Loïc se repose, je me mets à pleurer, j'ai failli le perdre, je ne le connais que depuis neuf jours mais avec tout ce que l'on a traversé, il est hors de question qu'il meure. Ce qui a été commencé ensemble doit être fini ensemble.

L'homme revient avec une assiette contenant un aliment fumant, un repas chaud, il me le tend tout en me regardant. Il n'a plus son arme qu'il a dû poser.

-Tenez ! Il va s'en sortir, vous pouvez me faire confiance dit-il.

-Merci beaucoup docteur répondis-je en essuyant mes larmes.

-Je suis Richard Giraud. Je ne suis pas médecin mais un scientifique spécialisé dans les sciences humaines, répond-il avec assurance.

-Oh comme le Docteur Richard de Brioude alors, demandais-je.

Il ne me répond pas. D'un hochement de tête il me fait signe de manger tant que c'est encore chaud et quitte le salon. Je ne comprends pas sa réaction. Je continue à manger tout en surveillant Loïc.

Deux heures viennent de passer, il se repose toujours. Je regarde à travers la fenêtre, la fusillade de tout à l'heure a fait venir de nombreux zombies devant la maison mais ils n'avancent plus. Giraud revient dans son salon pour s'asseoir près de Loïc et prend son pouls, il attend quelques secondes et sourit dans ma direction.

-Il va beaucoup mieux, il ne devrait pas tarder à se réveiller, dit-il en se levant.

-Comment avez-vous eu tout ce matériel médical si vous n'êtes pas médecin demandais-je en le regardant ?

-Dans les hôpitaux abandonnés, c'est mon fils qui récupérait ce matériel répond-il en s'approchant de moi.

Son visage laisse transparaître une grande tristesse, je comprends vite que ce fils est mort.

-Vous allez vers Marseille, comme tous ceux passés avant vous interroge-t-il.

-Oui, on espérait y arriver ce soir, répondis-je.

-C'est un peu risqué mais vous avez réussi à venir jusqu'ici depuis Limoges alors, pourquoi pas dit-il en regardant mon tee-shirt.

-Moi je viens de Limoges, lui d'un peu plus loin dis-je en regardant de nouveau vers la fenêtre.

Il tourne lui aussi son regard vers l'extérieur.

-Astucieux mon idée de faire pousser ces fleurs non, dit-il ?

-Oui, mais j'avoue que je ne comprends pas, pourquoi les zombies se sont-ils arrêtés, ils me voyaient pourtant dis-je.

-C'est l'impression qu'ils donnent mais en fait ils ont une cécité supérieure à 90 pour cent, ils peuvent juste voir dans l'obscurité s'il y a une grande source de lumière ou des flammes m'explique-t-il.

-Vous avez l'air de bien connaître la maladie lui dis-je.

-Tout comme vous mademoiselle Hernest, j'ai fait des choses dont je ne suis pas très fier dit-il en baissant des yeux.

Je suis assez surprise qu'il connaisse mon nom, je veux le lui demander mais Loïc commence à gémir, on va vers lui et il finit par ré-ouvrir les yeux. En voyant Giraud au-dessus de lui il bouge brusquement mais une fois qu'il me voit, il se calme. -Bonjour, ravi de vous revoir parmi les vivants, je suis Richard Giraud dit-il.

Loïc regarde son bras et remarque sa perfusion, qu'il ne tarde pas à retirer, Giraud lui passe un coton pour absorber le sang qui coule.

-Ça va mieux lui demandais-je.

-Oui, même super bien à part la bouche sèche répond-il en prenant le coton qu'il applique.

-Je vais vous chercher de quoi y remédier, ne bougez pas trop vite dit Giraud.

Il part du salon pour aller chercher l'eau que Loïc a réclamée ; je m'assieds près de lui, il me fait un petit sourire et me prend la main pour me rassurer.

-Quelle chance d'être tombés chez un médecin s'exclame-t-il !

-Un scientifique, il t'a injecté un sérum, tu commençais le tétanos, l'objet qui t'a touché hier devait être un métal rouillé lui dis-je.

Il jette un regard circulaire à travers le salon puis s'arrête et fronce les sourcils ; je regarde alors dans cette même direction, et vois le cadre photo, celui que Giraud avait retiré tout à l'heure. Je n'avais prêté attention mais, je ne tarde pas à comprendre pourquoi Loïc le fixe avec autant d'étonnement.

Notre hôte est en photo avec un autre homme et ils se serrent la main. Il s'agit de Steven Hansen. Je redirige mon regard vers Loïc qui réfléchit mais Giraud revient et à notre air interrogatif, il comprend vite que nous avons vu la photo. Il

pose le verre sur la table de chevet et prend une grande respiration, Loïc se redresse pour prendre une position assise.

-Richard Giraud n'est-ce pas, «R» et «G» sont vos initiales, c'est vous qui avait envoyé les photos au docteur

Richard demande-t-il à Giraud en prenant son verre.

-A vrai dire pour être franc, je suis avec Hansen, le créateur du virus Z2013-SH dit-il l'air gêné.

Loïc recrache ce qu'il était en train de boire, je suis surprise moi aussi de cette annonce.

Loïc le regarde avec colère, comme si il voulait lui bondir dessus.

-Vous avez envie de me tuer, je comprends tout à fait mais avant ça, j'aimerais vous raconter toute l'histoire.

Nous ne disons rien et il avance doucement pour s'asseoir sur le fauteuil et prend une grande respiration, ses mains

tremblent, Loïc ne le quitte pas des yeux une seconde même lorsqu'il pose son verre là où il l'a pris.

-Avant que je commence, je tiens à vous dire que je suis désolé pour tout ce qui se passe.

Voici l'histoire : Il y a deux ans déjà, lui et son équipe sont allés faire des recherches dans les Alpes pour de nouvelles matières organiques pour des recherches et sont finalement tombés sur le Silice fortement chargé en particule atomique. Sachant que son confrère américain Steven Hansen était justement à la recherche de cette matière, il lui en a fait part. Hansen l'a donc convié à se joindre à lui dans son pays, ce qui fût fait. Ils ont immédiatement commencé les expériences sur le Silice et c'est à ce moment qu'ils ont fait la découverte de la réanimation des cellules humaines. Après avoir avancé leurs recherches, ils ont fait appel à des investisseurs pour financer leurs travaux. Ils s'en sont ouverts aux médias, les investisseurs sentant une grande opportunité, les ont pressés pour leur recherche, mais le Silice en lui-même nécrose

immédiatement les animaux morts. Ils ont essayé de mélanger différentes substances, seul le virus de la méningite était tenace face à la matière. Alors, ils ont recommencé sur différents animaux, seuls les oiseaux morts revenaient à la vie. Donc pour assurer la tenue de leur « vaccin » comme ils l'appelaient à l'époque, ils ont décidé de rajouter les enzymes des oiseaux. Il ne restait plus que les tests sur les singes mais les financeurs ne voulaient pas attendre et les ont obligés de faire le premier test à la télévision. Après une agression sur Hansen, ce dernier fût infecté mais pas isolé, vingt-quatre heures après il s'était mis à attaquer ses collègues, Hansen fût le patient zéro comme il dit, il a été abattu dans les locaux ainsi que les personnes qui avaient été mordues. Découvrant ce qu'ils venaient de créer, Giraud voulu détruire le virus et les fichiers mais le FBI et la CIA ont tout saisi avant qu'il n'est pu faire quoi que ce soit. Il a ensuite été expulsé des Etats-Unis immédiatement après leur intervention pour revenir en France dans son laboratoire.

Loïc ne dit pas un mot, il réfléchit à ce qui vient d'être dit.

-Mais attendez, si le virus a été mis en lieux sûrs, pourquoi ces cas d'infection hors du laboratoire demandais-je ?

-Le Projet Z ! murmura Loïc en relevant les yeux vers moi.

-Oui tout à fait jeune-homme, j'avoue avoir créé le virus mais ce qui se passe actuellement, vous le devez à ceux que vous tentez de rejoindre dit Giraud.

Il se penche vers sa table de chevet et ouvre le tiroir pour sortir un dossier avec un porte document rouge, le même que celui trouvé dans le bureau de mon père, Giraud est en possession de l'intégralité du dossier Projet Z. Il le tend à Loïc, le prend et ne tarde pas à l'ouvrir.

-Vous croyez survivre aux zombies mais depuis le début vous ne faites face qu'au Projet Z dit Giraud.

Chapitre 11 : ...A Tenir !

Le premier document du dossier est une démonstration scientifique, expliquant l'action du virus sur l'organisme humain vivant, mais infecté. Une fois le virus dans ce dernier, il atteint le cerveau et provoque une attaque cérébrale. Dès que la personne est morte, le Silice entre en action et répare le tronc cérébral uniquement, puis le réanime, ce qui enlève toute la mémoire, la logique et l'empathie de la personne. Elle est comme une coquille vide et cela en espace de trois à cinq minutes.

Le suivant indique une phase de test en situation réelle dans une ville des Etats-Unis sous la surveillance des autorités. Ce document précise bien que les cobayes sont des personnes non volontaires et la conclusion en est que le test est «une grande réussite».

Ensuite, un autre document indiquant les pays et noms des membres qui ont signé le Projet Z, dont des membres de chaque gouvernement, pour rétablir l'ordre financier dans le monde. Pour eux, si les compteurs sont à zéro, plus de dette et le PIB des grandes puissances économiques sera sauvé. Le père de Claudia est nommé dans la liste avec une notion «Nomination au poste du CAC 40».

Après avoir lu ces documents, je les passe un à un à Claudia. Elle est la prostrée, perdu dans ses pensées. Apprendre que son ancienne famille est mêlée au chaos actuel a de quoi bouleverser n'importe quel individu normal.

-Oui mademoiselle, votre père était mêlé à ce projet dit Giraud en regardant Claudia.

-Comment savez-vous mon nom, que je suis une
Hernest demande-t-elle ?

-Tu n'es plus une Hernest, souviens-toi ce que tu m'as dit dans le bureau et ce que tu as fait le soir même dans le manoir de ton ancienne famille lui rappelais-je!

Elle me regarde avec un petit sourire et je sais bien que ces mots ne la mettront pas en joie.

-Je vous connais en raison de votre histoire de meurtre. Il faut dire que lorsque je vous ai vue dehors tout à l'heure j'avais l'impression de voir un fantôme, les médias disaient que votre état était critique suite à votre agression explique-t-il. A ces mots je continue de feuilleter le dossier et j'arrive à un document indiquant dans quel pays et dans quelle ville le virus devrait être injecté, dont Mondragon, comme le document trouvé hier et que j'ai jeté ce matin ; il était trop abîmé en raison de notre plongeon d'hier. Je remarque sur ce document qu'il n'est nulle part mentionné que les îles de l'atlantique devaient être infectées ou même brûlées.

-J'aimerais comprendre, il n'est nullement indiqué que les îles de l'atlantique devaient être brûlées, alors pourquoi l'ont-ils fait demandais-je ?

-Et surtout comment avez-vous eu ce dossier dit Claudia fermement.

Il nous explique que parmi ceux qui figurent dans la liste, certains n'étaient pas trop d'accord avec ce projet. L'un d'eux, amie de sa femme lui a donné un exemplaire discrètement. Sentant que ce dossier pouvait causer leur mort s'ils tentaient de le dévoiler, ils l'ont gardé secrètement. Ensuite il nous explique que quand il a compris que plusieurs pays ne participant pas à ce projet étaient tout de même infectés, il a pris le risque de reproduire le virus et il a ramené l'oiseau chez lui pour ne pas être découvert. Quelques semaines plus tard sa femme s'est plainte de s'être fait mordre par ce dernier et vingt-quatre heures après elle fût d'abord morte et revenue à la vie comme l'était son confrère

Hansen. C'est alors qu'il a compris que les oiseaux étaient la clé de la propagation et que tôt ou tard ils finissent eux aussi par mourir, le processus était juste plus long pour eux. Il a bien essayé de prévenir les autorités mais l'OMS ne fût interpellée par cette découverte que quelques jours avant la chute des bourses mondiales, les membres du Projet Z ont juste voulu limité la casse.

-On a eu ce genre de spectacle à Le Thor il y a deux jours dis-je en le regardant fixement.

-Donc le virus se transmet entre eux par l'air, donc on est tous infecté demande Claudia l'air inquiète.

-Non pour l'homme le virus ne se transmet que par le sang ou la salive mais il affaiblit considérablement notre système immunitaire répond Giraud.

Je récupère un à un les documents de ce dossier pour les ranger ensemble, j'en ai assez lu pour comprendre que tout ceci était juste pour sauver l'argent des plus nantis. Nous sommes, nous le peuple mondial, victime d'un complot.

Je me lève et prend la sacoche pour ranger le dossier, ce qui surprend beaucoup Giraud et ne tarde pas à se lever également.

-Qu'est-ce que vous faites demande-t-il.

-Ce que vous n'avez pas eu le cran de faire répondis-je fermement.

-Nous allons atteindre l'île de Corse et dévoiler au grand jour ce génocide ajoutais-je sur le même ton.

-Pourquoi tenez-vous tellement à les rejoindre après ce que vous venez de lire demande-t-il.

-Il a fait une promesse dit Claudia en se levant.

-Et je vais la tenir poursuivis-je.

Il se frotte la barbe et finit par me dire que si je dévoile ce dossier, il se passera ce qui s'est passé lorsque que les bourses se sont écroulées : un soulèvement anarchique ; les

gens se tueront de nouveau entre eux avant que la mort ne finisse ce que l'anarchie a commencé.

-Je vois bien que cette période vous a marqués, elle vous a changés, alors réfléchissez supplie-t-il.

Je ramasse ma hachette et regarde Claudia qui se pose la question sur ma réaction.

Je retourne mon regard vers Giraud.

-Oui ça vous le savez, vous n'avez peut-être pas créé l'anarchie mais vous avez donné l'arme pour que d'autres fasse un génocide dis-je en serrant les dents.

Il baisse la tête, j'en profite pour regarder de nouveau Claudia et lui donne la sacoche, elle la remet et je lui fais signe de repartir. Nous traversons alors la cuisine, on entend Giraud nous suivre.

-Attendez un peu ! Ordonne-t-il.

On s'arrête, il cherche dans l'un de ces tiroirs et en sort une clé de voiture. Il s'approche et la met dans ma main. Je ne comprends pas ce geste, Claudia non plus d'ailleurs.

-Prenez la voiture de mon fils, elle est garée derrière la maison dit-il.

-Prenez la D935 direction Martigues puis ensuite la rocade, c'est la route la plus rapide et vous arriverez le long de la côte sur Marseille ajoute-t-il.

-Ça ne change rien à mon avis sur vous, pour moi vous êtes l'assassin de mes parents même si c'est moi qui est appuyé sur la détente dis-je la gorge nouée.

Il passe devant nous le visage fermé et nous guide jusqu'à l'arrière de la maison, ouvre la porte, la voiture de son fils est toujours là, personne n'y a encore touché.

Nous faisons à peine un pas dehors qu'il s'enferme dans sa maison. Nous montons à bord de la voiture et je mets le contact, il y a suffisamment d'essence pour faire la route alors, nous partons. Claudia tant qu'à elle fouille dans la boîte

à gants dans laquelle se trouve un chargeur de pistolet automatique à moitié chargé ; elle cherche dans sa sacoche, ressort son arme et essaye, le chargeur rentre à l'intérieur. Une fois son arme rechargée et armée elle baisse la tête.

-Qu'est-ce qu'il y a demandais-je.

-Je me demande si ma sœur Claire était au courant du Projet Z, elle était avec mon père à ce moment-là répond-elle.

-Je ne pense pas puisque son père voulait l'emmener de force avec lui ! Si elle avait été au courant, elle n'aurait pas hésité une seule seconde à sauver sa peau rétorquais-je.

Elle redresse la tête, me regarde et me fait comprendre que mon raisonnement est logique ; puis elle me gratifie d'un sourire et observe attentivement la route.

Nous sommes sur la rocade direction Marseille, comme l'a dit Giraud, la route n'est pas très encombrée. Mon avant-bras me lance toujours mais beaucoup moins que lorsque ce métal m'avait percuté, ce qui est de bonne augure pour ma guérison.

-Tu vois, j'avais envie de tué Giraud mais je ne l'ai pas fait dis-je.

-Oui car il t'a sauvé la vie, tu étais sur le point de mourir si il ne t'avait pas soigné dit-elle.

-Tout à fait et ce n'aurait été que par pure vengeance si je l'avais tué dis-je

-Exactement, tu as définitivement compris la différence, si on l'avait croisé dans d'autres circonstances, on aurait pu le tuer car il le méritait rétorque-t-elle de nouveau en me regardant. Je continue la route, tout en évitant les voitures laissées à l'abandon, le regard de Claudia toujours fixé sur moi, je sens qu'elle veut me demander quelque chose.

-Dis-moi, tu m'as toujours parlé de ton père mais jamais de ta mère, pourquoi demande-t-elle.

-Disons qu'à chaque fois que j'essaye de me rappeler d'elle et même en faisant le plus d'efforts possibles, je ne me souviens d'elle que lorsqu'elle a mordu mon père répondis-je la gorge nouée.

-Pendant un long moment je n'arrêtais pas de revivre cette scène dans mes rêves, ils se sont arrêtés le soir ou nous avons tué ces trois types à Châteauneuf-De-Randon ajoutais-je.

-Oui, ceci je l'avais remarqué mais qu'est-ce qu'elle faisait avant son triste destin demande-t-elle.

Je lui dis que ma mère s'occupait de toute la comptabilité dans l'entreprise, elle n'allait jamais avec mon père sur les chantiers, elle était aussi choriste à l'église de Deuilx et comme elle le disait souvent, j'étais son petit trésor, je crois qu'avec le temps je n'ai jamais voulu couper le cordon et c'est pour ça que je suis resté longtemps à vivre avec eux et si il y aurait pas eu ce Projet Z, ceci aurait encore était le cas.

-Je comprends mieux pourquoi tu veux dévoiler le Projet Z, tu veux les venger dit-elle en mettant sa main sur mon bras.

J'aimerais continuer cette discussion mais je dois m'arrêter.

Des voitures entassées les unes sur les autres bloquent la rocade jusqu'au talus qui entoure vers la ville. Je fais signe à Claudia que nous devons continuer à pied ; nous prenons nos affaires et montons sur le talus pour contourner le mur de carcasses. De là, nous voyons enfin Marseille, après toutes ces journées de marche, nous touchons au but mais je ne suis pas dupe, je sais très bien que malgré les obstacles que nous a offert notre chemin, ce n'était rien, comparé à ce qui nous attend dans cette ville.

Les personnes qui, comme Claudia savaient que toutes les îles ont été brulées sauf la Corse, ont dû se ruer vers Marseille ou Toulon pour avoir une chance. Mais, en raison de la forte concentration d'infection, cette ville est devenue un tombeau !

Claudia me regarde et me fait comprendre son inquiétude :
que va-t-on trouver ici ?

Nous marchons d'un pas indécis et pressé à la fois. Je saisis sa main et l'embrasse, ce qui la surprend.

-Pourquoi me fais-tu cela maintenant demande-t-elle ?

-Pour te remercier de ce matin, je n'avais pas encore eu l'occasion lui répondis-je.

-C'est la fièvre qui te faisait délirer rétorque-t-elle.

Même si effectivement la fièvre me faisait délirer, j'avais réellement envie d'abandonner, de ne pas tenir la promesse faite à mon père Richard et déshonorer la mémoire de ma mère Julie.

Comme Claudia me l'a si bien dit ce matin : après tout ce qu'on a traversé, je n'ai pas le droit d'abandonner, pour moi mais pour Claudia également.

Nous continuons notre marche main dans la main vers notre destin, Marseille et son port, faire éclater la vérité et se battre jusqu'au bout. Tel est la promesse que j'ai faite !

Nous voilà à l'entrée de la ville, sur la route nous avons rencontré plusieurs zombies mais surtout de nombreux restes humains décomposés. Beaucoup n'ont pas eu la chance d'atteindre ce panneau indiquant l'entrée.

Nous choisissons de nous arrêter avant d'entrer dans la ville pour savoir où aller exactement et errer le moins possible dans cet enfer qui nous attend.

-As-tu un plan Loïc demande-t-elle ?

-Pour être honnête, malgré tout ce temps passé sur la route, je n'ai pas réfléchi répondis-je !

Immédiatement, elle cherche dans son sac et en sort une lampe torche, très ressemblante à celle posée dans la cuisine de Giraud, elle a dû la prendre sans que je m'en rende compte pensais-je.

-Il est hors de question de traverser la ville, alors on passera par-là dit-elle en pointant sa lampe torche en contre-bas. Je regarde à mon tour vers la direction indiquée, une entrée d'évacuation d'eau, elle veut passer par les égouts.

-Sérieusement demandais-je l'air perplexe ?

-A moins que tu aies une meilleure idée rétorque-t-elle.

-Disons que c'est un véritable labyrinthe avec le risque d'y rencontrer des zombies dis-je.

Elle m'explique : c'est une entrée d'évacuation d'eau, cela veut dire que l'eau s'écoule jusqu'à la mer, donc automatiquement vers le port et s'il y a des zombies, il y en a sûrement moins que dans la ville.

Je dois reconnaître qu'elle n'a pas tort. J'accepte donc et nous allons vers l'entrée, assez haute pour passer debout. Je ne cesse de la regarder avec sa lampe torche, et elle le remarque.

-Oui je sais, je suis un peu cleptomane dit-elle le sourire aux lèvres.

-Tant que ça peut nous être utile, je n'ai rien contre répliquais-je.

Je vois bien qu'elle veut rire mais le stress l'en empêche. Nous voilà devant cette fameuse entrée, je tiens plus que jamais ma hachette fermement alors que Claudia tient et pointe son arme vers l'intérieur, avec la lampe torche éclairant parfaitement le conduit.

Notre première rencontre, un cadavre sans tête, ceci nous semble un avertissement pour la suite.

Plusieurs mètres et quelques virages plus loin dans les égouts, je dois reconnaître que son idée est bonne excepté quelques corps sans vie. En passant sous des bouches d'égouts, des grognements forts par dizaines voire par centaines résonnaient.

-J'espère que nous ne sommes pas en train de nous perdre m'exclamais-je.

-Je ne pense pas répond Claudia en m'expliquant que l'on on a plus souvent tourné à droite qu'à gauche donc nous devons nous rapprocher.

J'espère qu'elle a raison ! Pendant que nous marchons dans ces conduits, je repense à notre rencontre, il faut le dire, elle fût des plus hostiles et pourtant aujourd'hui, je ne m'imagine pas vivre sans elle, dans ma vie d'avant je ne pensais pas trouver la femme de ma vie, j'aurais juste aimé que ce soit dans d'autres circonstances.

Arrivés dans un virage qui tourne à gauche, nous sommes surpris par une faible lueur et une dizaine de mètres plus loin, au croisement des égouts, cette lueur se fait plus intense.

Nous courons, et plus nous approchons de cette lumière plus on perçoit un bruit de claquements.

Arrivés à un autre croisement, stupéfaction, joie intense, nos yeux découvrent enfin cette lumière et ce que nous voyons nous réjouit : un bateau ! Pour s'assurer qu'il s'agit de celui que l'on recherche nous avançons et c'est bien lui ! Mais malheureusement, l'embouchure de cet égout est grillagée avec de lourds barreaux.

-Oh-oh ! On est là crie Claudia !

Elle n'obtient aucune réponse et ceci malgré la répétition de ses appels, le claquement des vagues contre la paroi rocheuse masque sa voix.

-Ça ne sert à rien, suis-moi, je viens d'avoir une idée dis-je en lui prenant la main.

-Nous parcourons encore une cinquantaine de mètres, et trouvons enfin une plaque d'égouts avec une petite échelle pour remonter à la surface.

-Ça passe ou ça casse, c'est ça le plan demande-t-elle !

D'un signe de tête, j'acquiesce. Je monte le premier, avec ma hachette toujours à la main, je tremble. J'atteins enfin la plaque et la soulève délicatement, regarde discrètement et voit qu'elle se situe devant un ancien commerce en ruine dont les gravats forment un petit mur sur l'avant avec une voiture abandonnée.

Je fais signe à Claudia qu'elle peut monter à son tour. Elle jette la lampe torche. Je repose la plaque doucement sur le sol et rejoins la surface.

Je reste accroupi et attends qu'elle arrive à son tour. Dès que Claudia est sortie je remets la plaque à sa place. Nous nous avançons vers la voiture et regardons par-dessus le capot avant.

Oui le bateau est là ! Mais pour y arriver, nous devons franchir une horde de zombies, des dizaines entassés devant l'une de ces deux grilles qui permettent d'accéder à ce bateau, autant dire que la tâche va être rude.

-La bonne nouvelle, ce sont des militaires qui protègent le bateau s'exclame-t-elle en me les montrant du doigt.

-Oui bonne nouvelle ! Mais comment fait-on pour passer sans se faire bouffer pestais-je en la regardant !

Elle ouvre sa sacoche et plonge sa main à l'intérieur pour en sortir les deux grenades qui nous restent. Je prends un air perplexe : la dernière fois qu'elle a utilisé une grenade, j'ai failli y laisser la vie

-Prends-en une et au moment où je te le dis, tu la lances le plus loin possible dit-elle en me la tendant. Après avoir posé ma hachette, je m'en saisi en la serrant fermement dans ma main.

-Quand tu enlèveras la goupille, surtout ne lâches pas le maneton, il s'enlèvera tout seul quand tu la lanceras explique-t-elle.

Je retire la goupille tout en maintenant le reste de la grenade. Elle fait de même, on se regarde mutuellement et elle s'avance vers moi pour m'embrasser fougueusement puis se retire en me regardant de nouveau.

Elle fait un décompte avec ses doigts et me fait un signe de tête pour lancer nos grenades ensemble, au milieu des zombies. Les explosions ne se font pas attendre, l'onde de choc nous fait mettre le dos à terre et des morceaux de corps ne tardent pas à voler partout, y compris sur nous.

A genoux nous ressaisissons nos armes

-Cours aussi vite que tu peux lui criais-je.

Elle se relève prestement, passe par-dessus la voiture. Je la suis en courant à toutes jambes. Les grenades ont fait leur œuvre, mais un petit groupe a réussi à survivre à l'explosion. Pendant que j'avance, je crois apercevoir mes parents entre les deux barrières. Mais cette hallucination disparaît au fur et à mesure que j'avance.

Claudia tire sur ce petit groupe amassé, mais la détonation des grenades en a attiré d'autres venus des rues avoisinantes. Heureusement, les militaires postés devant les barrières entament des tirs sur eux pendant que je m'occupe des autres encore debout sur la barrière extérieure.

Je m'aperçois que Claudia n'a déjà plus de munition, je pousse donc alors quelques zombies sur le côté et crie :
Claudia, dépêche-toi !

Elle me regarde et voit que je veux lui faire la « courte échelle » pour qu'elle puisse enjamber la barrière. Elle range son arme dans sa sacoche et se précipite vers moi. Elle escalade et atterrit violemment sur le sol, la barrière étant trop haute, je n'ai pu soutenir Claudia suffisamment.

En attendant qu'elle se relève et me fasse à son tour la « courte échelle » je massacre quelques zombies de plus avec l'appui des militaires.

-Loïc, crie Claudia !

Je la regarde, elle se tient une jambe, je cours et sur le chemin je plante ma hachette dans un zombie mais elle m'échappe des mains. Un zombie tente de me prendre le pied mais je me débarrasse de lui et j'arrive enfin près de Claudia et passe de l'autre côté.

Mon soulagement est tel que je tombe à genoux. Claudia me tourne le dos mais il me semble percevoir que quelque chose ne va pas ; elle se tient le ventre avec ses mains ensanglantées.

Je les retire et vois une marque de morsure, tout en l'appuyant sur la deuxième barrière, je me retourne immédiatement vers les zombies et j'en vois un mâcher : celui qui a voulu m'attraper le pied.

Je me penche vers Claudia et éclate en sanglot.

Ce que je ne voulais pas est arrivé et si près du but. Quelle ironie du sort et quelle injustice !

-Il ne me reste pas beaucoup de temps dit-elle en fouillant dans l'une de ces poches.

Elle en sort une balle, du même type que celle de son arme, qu'elle récupère dans sa sacoche.

-C'est toi qui m'en a donné l'idée ce matin dit-elle en se pinçant les lèvres de douleur.

Elle met la balle dans la chemise et amorce son pistolet puis me regarde l'air sérieux.

-Je veux que tu me fasses d'abord une promesse supplie-t-elle : ne fais rien, ne dévoile rien, je veux que tu profites de chaque jour !

-Oui je te le promets Claudia dis-je sans pouvoir retenir mes larmes.

-Ta rencontre a été de ce qui m'est arrivé de mieux dans ma vie ajoute-t-elle les yeux baignés de larmes.

-Oui pour moi aussi dis-je en bégayant.

Elle prend une grande respiration et pointe son arme sur sa tempe. J'aimerais lui crier que je l'aime mais mon émotion est si forte que les mots ne sortent pas. Elle me regarde une dernière fois.

-Oui Loïc, moi aussi je t'aime dit-elle en éclatant en sanglots. Elle ferme les yeux, sachant qu'elle s'apprête à tirer, je ferme les miens également et la détonation retentit. Je rouvre mes yeux et la voit au sol, avec la plaie sur sa tempe, j'aimerais la prendre dans mes bras, une dernière fois.

-Non monsieur, ne la touchez pas m'ordonne un militaire arrivé sur place !

J'aperçois son bracelet qui dépasse légèrement de sa poche, je le récupère délicatement, le regarde et continue de pleurer tant ma peine est immense.

Les militaires ont enlevé son corps, m'ont redonné la sacoche avec le dossier toujours à l'intérieur. Je reste prostré sur place.

Au fil de notre voyage, je pensais que c'était moi qui sauverai Claudia, en réalité, durant tout ce temps, c'est elle qui l'a fait. Elle m'a appris à redevenir Loïc Grant, celui qui était resté à Deuilxis.

Je plonge ma main dans ma poche droite pour sortir une photo d'elle, que j'ai récupérée dans le manoir des Hernest. Elle paraît plus jeune sur cette photo mais désormais, c'est tout ce qui me reste d'elle, malgré qu'elle soit abîmée par l'eau.

Oui j'ai réussi à atteindre mon but mais au prix d'un lourd sacrifice.

J'ai bien envie de dévoiler le Projet Z pour tout ce que j'ai subi mais surtout pour la perte de mes parents, celle de mon meilleur ami et enfin celle qui devenait chaque jour un peu plus la femme de ma vie. Mais, je lui ai fait une promesse et

comme elle me l'a répété ce matin avant de mourir, une promesse est à honorer.

Même si je ne dévoile pas ces documents à ce monde de corruption absolue, d'autres survivants trouveront un dossier comme celui-ci et le divulgueront parce que non tenus au silence par aucune promesse.

La véritable question est combien de temps, combien de temps nous reste-t-il, à nous, populations laborieuses et innocentes, avant notre extinction totale ?

Je croyais que nous devions survivre, en réalité, nous devons **survivre.**

FIN